

STAFF BENDA BILILI TRÈS TRÈS FORT



Staff Benda Bilili

“Très Très Fort” craw51

Pressbook France

crammed  *discs*

www.crammed.be

Table of contents

- 1) Le Monde feature (pp. 3-10)**
- 2) Libération feature (pp. 11-17)**
- 3) Le Monde feature (pp. 18-19)**
- 4) Libération feature (p. 20)**
- 5) Les Inrockuptibles feature (pp. 21-22)**
- 6) Cosmopolitan feature (p. 23)**
- 7) Télérama feature (pp. 24-25)**
- 8) Courier International feature (p. 26)**
- 9) Le Journal du Dimanche feature (p. 27)**
- 10) Marianne feature (p. 28)**
- 11) Vibrations feature (pp. 29-35)**
- 12) World Sound feature (pp. 36-40)**
- 13) Jeune Afrique review (p. 41)**
- 14) Vibrations review (p. 42)**
- 15) Trax review (p. 43)**
- 16) Mondomix review (p. 44)**
- 17) L'Optimum review (p. 45)**
- 18) The Africa Report review (p. 46)**

le grand reportage

PERSONNES
PHI
MEDICAL
NDJILI
O-MUNSIALA

Avec le St

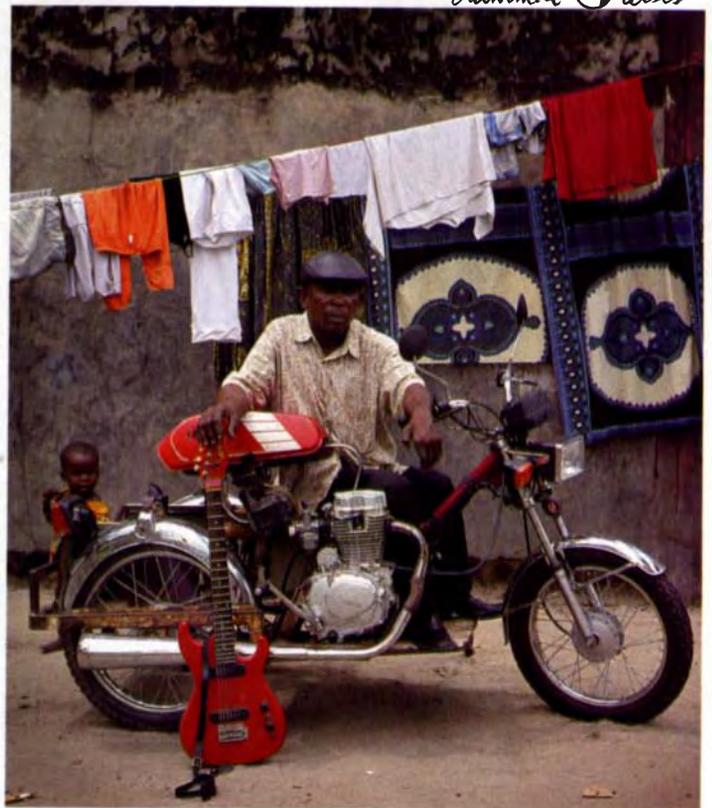
Très, très fort ! Le titre du premier album et le cri de ralliement du Staff Benda Bilili, ici au Centre des handicapés du quartier de N'Djili, à Kinshasa.

Photos Noël Quidu pour Le Monde 2

Ils sont handicapés, survivent dans les rues de la capitale congolaise et s'apprêtent à conquérir le public européen avec leur musique mâtinée de funk et de reggae. Nous avons suivi la troupe déginglée du Staff Benda Bilili – « au-delà des apparences » – dans les rues défoncées de la métropole africaine. De notre envoyé spécial à Kinshasa Yann Plougastel

Staff de Kinshasa. sur un air de rumba

le grand reportage Le Staff de Kinshasa



Tout le Staff était là. Ceux qui sillonnent la ville, juchés sur d'improbables mobylettes Peugeot. Ceux qui la traversent avec d'inraisemblables motos Yamaha. Les caboulots de peu, les revendeurs de cigarettes ou de Coca. Ceux qui vivent dans la rue, avec

des femmes dans chaque quartier et ceux qui ne mangent pas, sapés comme des milords d'ici-bas... Ricky avait sa casquette en cuir noir bouilli. Koko grattait sa guitare sans rien dire. Djunana, comme d'habitude, se marrait. Théo, planqué derrière des lunettes noires, chantonnait un truc de Bob Marley. D'un seul coup, Ricky a hurlé : « *Staff Benda Bilili !* » Et le reste du gang a embrayé, en levant le poing : « *Très, très fort...* » Un cri de guerre. Un slogan pour conjurer le sort. Un pied de nez au quotidien. Et ça a démarré. La sono fatiguée saturait méchamment. Basta. Au programme, rumba. Et blues. Jusqu'au bout de la nuit...

Théo, le roi de la débrouille.

Originaire d'une bonne famille ruinée à la chute de Mobutu, ce fan de James Brown et de Bob Marley est un des chanteurs du Staff. Un as aussi du système D : il n'a pas son pareil pour trouver de l'électricité.

Ricky, le meneur.

Le chef du Staff, à l'origine du groupe, a eu la polio à 5 ans. Très vite il a appris à ne compter que sur ses propres forces. De la mécanique à la couture, il sait tout faire.

D'un seul coup, comme du temps de sa splendeur dans les années 1970 où s'y inventait toute la musique africaine, Kinshasa redevenait Kin-la-joie, Kinkiesse, « *une citadelle-rire, bâtie sur une nuit de rire* » comme le note l'écrivain Vincent Lombume Kalimasi. Adieu, le temps d'une danse et de mélodies sans fin, l'actuelle Kin-kiadi, Kin-la-tristesse, Kin-la-poubelle. Nous étions à N'Djili, un des quartiers les plus excentrés et les plus turbulents de la capitale de la RDC. Et comme chaque dimanche soir, le Staff répétait dans la cour poussiéreuse de la Terrasse Gentils-Gentils, un de ces *ngandas*, sortes de petits bistrot de rue constitués de trois chaises et de deux tables, où les Kinois boivent de la bière Primus en commentant les derniers développements de l'imaginaire article 15 de la Constitution congolaise, devenu la charte d'une ville au bord du désastre : « *On se débrouille.* »

Justement, question débrouille, les membres du Staff Benda Bilili sont des as. Des Léonard de Vinci de la survie. Des Picasso du système D. Le corps désarticulé par la polio, les membres atrophiés par la maladie, ils vivent dans la rue depuis tellement longtemps qu'ils maîtrisent tous les codes d'une cour des Miracles de 8 millions d'habitants, immense architecture de délabrement et de pourriture. Le jour, vendeurs à la sauvette de clopes de contrebande, ils zigzaguent au milieu des embouteillages, entre des flics désemparés qui tentent de régler la circulation et des ouvriers chinois qui cherchent à réparer des avenues défoncées par les pluies diluviennes et plus de quarante ans d'incompétence gouvernementale diverse. La nuit, mendiants à pétrolettes chamarrées et customisées façon *Easy Rider* des tropiques, ils font la manche devant les restos pour Blancs en poussant le refrain... Le reste du temps, ils sont musiciens. Depuis toujours. Et pas du genre manchots.

Jam avec le Staff

Il y a un an, Damon Albarn, le leader de Blur, un des musiciens les plus inventifs du rock anglo-saxon, en a fait l'expérience. Il était en République démocratique du Congo avec Amadou, d'Amadou & Mariam, et les musiciens de Massive Attack pour développer son association, Africa Express, destinée à populariser la musique africaine dans le monde anglo-saxon. Un soir, tout ce beau monde jamma avec le Staff. « *C'était un moment parfait, qui résumait tout ce pourquoi le voyage d'Africa Express en RDC avait un sens : quelques-uns des musiciens les plus respectés d'Afrique et d'Occident jouaient avec un orchestre formé de paraplégiques sans domicile fixe (...). Improvisée, chancelante parfois au bord du krach, leur musique n'en était pas moins douloureusement belle* », nota un journaliste de *The Independent*, qui avait assisté à la rencontre... « *A Kin, dans chaque maison, il y a un musicien. Ici, la réalité c'est*

le son, la musique. Kin, on ne la voit pas. Mais on l'écoute », m'a expliqué un soir, en veine de confiance, Ricky.

Ricky, c'est le chef du Staff. 57 ans, dans un pays où l'espérance de vie, pour un homme, est de 47 ans... Un torse de lutteur. Un regard de meneur. Une voix de charmeur. Une philosophie : « *Savoir ce que parler veut dire.* » Il a toujours vécu à Kinshasa, mais grâce à son père, soldat, originaire de Kisangani, il connaît les rythmes du Haut-Congo. A 5 ans, lorsque la polio lui est tombée dessus, il a douté. Un instant. Puis il a décidé que « *même si la vie est dure, il ne faut jamais baisser les bras, il faut se battre.* ». Pour nourrir sa mère, puis ses nombreux enfants, il a appris, à l'école de la rue, l'ajustage, la couture, la mécanique. Et des trucs moins catholiques comme les trafics d'alcool ou de cigarettes autour du Beach, le bac qui relie Kinshasa et Brazzaville, car de l'autre côté du fleuve, peu taxées, ces marchandises coûtaient moins cher.

A l'époque, le maréchal Sese Seku Mobutu, qui tint pendant trente-deux ans sous une poigne de fer un pays rebaptisé Zaïre, fermait les yeux sur cet import-export quelque peu illicite. Il encouragea même les cabossés de la vie à se constituer en une sorte de syndicat, la Plateforme pour la réinsertion des handicapés dans les métiers, et les dispensa de toutes taxes.

C'est au Beach que, devenu président d'une des associations regroupées au sein de la Plateforme, Ricky ren-

contra Koko, une autre force de la nature. 52 ans. Sept enfants. Charpentier de son état. Des épaules de fort des Halles. Des bras larges comme le Zambèze. Des battoirs en guise de mains qui, pourtant, sur un manche de guitare, se promènent avec une élégance de gentleman. Parce que Koko, lorsqu'il arrête de participer à des championnats de bras de fer ou de transformer sa Peugeot bleue en œuvre d'art, est un sacré guitariste. Aérien. Mélodique. Inspiré. Le compositeur du Staff, c'est lui. Mi-marlous, mi-musiciens, Ricky, le parrain-chanteur, et Koko, le vagabond-guitariste, ne pouvaient que s'entendre. Ils fondèrent Staff Benda Bilili (« regarde au-delà des apparences » en lingala) voici une dizaine d'années. Tout en continuant leurs business divers et variés.

Ensuite arriva Théo, le second chanteur. Fan de James Brown et Bob Marley. Fils de bonne famille qui, jeté à la rue lors de la chute de Mobutu en 1997, s'est mué, ►

Koko, Djunana et les chevaux de Kabila.

Koko, guitariste, compositeur, a cofondé le Staff avec Ricky. Ce père de sept enfants, amateur de bras de fer, est aussi charpentier. C'est ici au zoo de Kinshasa que le groupe répète chaque semaine et qu'il a enregistré son premier album.

« A Kin, dans chaque maison il y a un musicien. Ici, la réalité c'est le son, la musique. Kin, on ne la voit pas. Mais on l'écoute » Ricky, le chef du Staff



le grand reportage Le Staff de Kinshasa



Au Centre des handicapés du quartier de N'Djili, à Kinshasa, vivent 57 familles, dont quelques membres du Staff. Depuis dix ans, elles s'entassent dans ce grand hangar à ciel ouvert, sans eau ni électricité.

► en un magicien électrique capable de redistribuer sauvagement le courant dans une ville où il n'y en a guère. Puis, ce furent au tour de Djunana, le plus hilare, de Roger, le plus doué, de Kabossé, le plus emporté, de Cavalier, le plus massif, de Zadis, le plus silencieux... Un gang de crève-la-faim, de pue-la-sueur, de miséreux du macadam, de fleurs du bitume, qui a décidé de conquérir le monde en chantant sa ville, sale, déglinguée, décrépite, défraîchie, dépouillée, lépreuse, chaotique, ruinée, irrationnelle, imprévisible, exhibitionniste, théâtrale, violente où il n'y a plus de route, d'eau, d'électricité, d'école, de transport en commun, d'égouts, d'infrastructure quelconque mais où les habitants, sans cesse et sans relâche, « font mousser la vie » pour ne pas disparaître, pour tenter de repousser cette désagrégation continue.

A Kinshasa, dans de nombreux foyers, on ne mange qu'une fois tous les deux jours. Un jour, le repas est pour les enfants, le lendemain pour les adultes. A Kinshasa, moins de 50 % de la population dispose d'un salaire régulier, plus de 80 % est au chômage et plus de la moitié vit sous le seuil de pauvreté et a moins de 15 ans. Dans les rues, on entend : « Kobeta libanga » (il faut travailler dur pour gagner son pain) mais aussi « Congo ekobonga te » (le Congo ne sortira jamais du trou dans lequel il se trouve).

Devenue la plus grande ville francophone d'Afrique subsaharienne, avec 8 millions d'habitants, Kinshasa a un taux de croissance de 6 %. Sans aucun plan d'urbanisation, elle se construit selon le bon plaisir des nouveaux arrivants, qui y créent anarchiquement leur espace de vie. Chaque année, il y manque 200 000 habitations... « Elle exerce un énorme pouvoir d'attraction et continue à absorber les populations rurales à un rythme soutenu, mais il

semble que la seule chose qui se soit développée soit le sous-développement lui-même. Kinshasa se résume trop facilement à un espace de marginalisation et d'exclusion, un lieu de bidonvilles, de faim, de misère, d'analphabétisme », constate Médecins du monde dans une récente enquête.

Juste avant l'indépendance en 1960 quand Kinshasa s'appelait Léopoldville (les Congolais la surnommaient Lipopo), elle comptait 400 000 habitants. Dix ans plus tard, ils étaient un million et aujourd'hui on estime qu'ils sont huit fois plus. A cause de la guerre et de l'insécurité qui règnent à l'est du pays et poussent les gens à se réfugier dans la ville, l'explosion démographique s'est encore accentuée récemment... Ce qui a engendré de profonds changements dans la vie sociale, des ruptures avec la culture traditionnelle, la déstabilisation des solidarités intercommunautaires et une plongée sans filet dans la culture globale.

« Shégués » des rues

Le résultat le plus évident de cet emballement de l'histoire et de l'explosion de la structure familiale sont les shégués. Ces milliers d'enfants abandonnés (on les estime entre 30 000 et 50 000), qui vivent dans les rues de Kinshasa, petits cireurs de chaussures, plongeurs dans les gargotes, gardiens de voiture, vendeurs de sachets en plastique remplis d'eau minérale (dite pure) ou voleurs à la tire, selon les circonstances, et qui dorment la nuit n'importe où sur des tonkara (verlan à la sauce kinoise désignant des cartons)... Pour les uns, leur nom est une contraction de Che Guevara, car on appelait ainsi les enfants-soldats qui constituaient une partie de l'armée

de Laurent-Désiré Kabila, lui-même ancien compagnon du guérillero, lors de sa prise du pouvoir en 1997. Pour les autres, c'est une référence ironique à l'espace Schengen, qui a bloqué l'émigration des Congolais en Europe...

Avant d'intégrer le Staff, Roger a longtemps été l'un d'entre eux. A 7 ans, livré à lui-même à cause des fréquents séjours de sa mère à l'hôpital, il rejoint une bande de gamins qui vit d'expédients aux alentours du Centre culturel wallon. Se souvenant d'un de ses aïeux du Bas-Congo, qu'il avait vu jouer d'un instrument composé d'une calebasse, d'un arc et d'une corde, il chercha à en créer un avec les moyens du bord. Une boîte de conserve. Un bout de bois courbé. Une corde de guitare. En modifiant la tension de la corde d'une main et en pinçant la corde de l'autre, il réussit à tirer des mélodies de ce bricolage improbable. Le satongué (dans un conte traditionnel enfantin, il s'agit du nom d'un gentil sorcier muni d'une seule jambe et d'un seul bras) venait de naître. A force d'exercice et d'improvisation débridée, Roger devint un musicien hors pair. En 2005, Ricky remarqua ce gamin au regard perdu, qui, de loin, glissait quelques notes sur leurs mélodies lorsque le Staff donnait un concert improvisé sur un des trottoirs du quartier. Il prit sous sa

A Kinshasa, dans de nombreux foyers, on ne mange qu'une fois tous les deux jours. Un jour, le repas est pour les enfants, le lendemain pour les adultes.

protection ce moineau des rues, lui apprit les accords, les mélodies, les rythmes. Très vite Roger s'avéra un incroyable virtuose, capable d'habiller de sons tantôt fluides, tantôt énervés les chansons du Staff. Lorsqu'il eut l'idée d'électrifier son satongué, ce fut comme si Jimi Hendrix débarquait au milieu de l'équivalent congolais du Buena Vista Social Club... Désormais, avec sa seule corde et sa boîte de conserve, ce surdoué rivalise avec les plus grands *guitar heroes* du moment !

Aujourd'hui, Roger a 18 ans. Il habite dans une maison sombre et triste en parpaing de Rifla, vers Kibanga, un quartier loin du centre de Kin, où, depuis que l'unique train a cessé de fonctionner, l'on accède en louant les services de motards. Le long de la voie ferrée, au milieu d'un enchevêtrement de carrioles à bras, de vélos, de piétons harassés, on roule à toute vitesse, dégageant la route à grands coups de klaxon. On dérape ▶

Système D.

Les instruments des membres du groupe (ici Djuna, Koko et Ricky et Roger, en bas à droite) sont fabriqués avec des éléments récupérés. Les guitares s'accordent avec une tenaille.



« J'en ai assez de vivre dans ce ghetto, de crever de faim. J'ai besoin d'une vie meilleure, vraiment meilleure. Je joue de la musique pour obtenir quelque chose plus tard. » Roger, 18 ans

► sur des débris de sacs en plastique, on s'enfonce dans de véritables mares lorsque le chemin s'est effondré à cause de la pluie (« C'est la région des Grands Lacs », se marre mon conducteur), on escalade des ravines défoncées, on suffoque à cause de la décomposition qui se dégage des égouts bouchés...

Au bout d'une demi-heure éprouvante, Roger apparaît sur le seuil de sa maison. Presque chaque jour, il doit accomplir ce périple pour aller répéter. Trois heures dans un sens. Trois heures dans l'autre. Sans compter les tarifs prohibitifs... Il en a marre. Trop cher. Trop long. Trop fatigant. « J'en ai assez de vivre dans ce ghetto, de crever de faim. Le Congo est un pays où l'on souffre sans cesse. J'ai besoin d'une vie meilleure, vraiment meilleure. Je joue de la musique pour obtenir quelque chose plus tard. Je travaille la musique sans frontière, l'international blues. Musicien, c'est un métier, pas un jeu... Je veux devenir directeur artistique. » Les enfants du Congo attendent qu'enfin Dieu ou un autre les regarde un peu... Pour le moment, ils se débrouillent.

La répétition achevée, après avoir avalé quelques Primus bien fraîches en mangeant de la *chikwanga* (pâte de manioc roulée dans une feuille de bananier) et

Roger, l'ancien « shégué ». L'ancien gamin des rues aujourd'hui majeur, guitariste virtuose, joue du satongué, un instrument qu'il a lui-même inventé.



des chenilles blanches rôties vivantes dans un *malewa* (restaurant de rue) de Lemba, le Staff se sépare. Koko rejoint ses enfants. Kabossé enfourche ses béquilles. Théo disparaît dans la nuit, poussé par des *shégués*. Ricky nous propose d'aller voir sa famille qui vit non loin de là au Centre d'hébergement des handicapés de Kinshasa. Il s'agit en fait

d'un misérable hangar inachevé, où s'entassent depuis dix ans cinquante-sept familles. Des toiles orange déchirées du Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés pendent du toit. Sol en terre battue. Pas d'eau. Des branchements sauvages d'électricité. Chacun a délimité ses appartements par un réseau de canisse. Ricky habite là le week-end. Pendant la semaine, il dort dans la rue, au centre de Kin, près de sa boutique ambulante de cigarettes et de friandises. Sarcastique et pas dupe, la mère de ses nombreux enfants l'accueille par un : « Ricky, tu es T.P. (très puissant) mais ne va pas trop voir ailleurs. » Très fier, Ricky montre sa télé et les cent chaînes qu'il reçoit grâce au satellite. Surtout, il peut enfin écouter le CD du Staff enregistré clandestinement voici six mois dans le zoo de Kinshasa, au milieu des chevaux du président Joseph Kabila et qui vient de sortir en Europe.

Rage chaloupée

Leur musique a pas mal changé depuis. Plus dense, plus blues, plus funk. Avec d'évidents clins d'œil à James Brown. Mais il y a toujours cette rage chaloupée, cette énergie ensoleillée. On est très loin des morceaux aseptisés et clinquants qu'interprètent aujourd'hui des stars de la musique congolaise comme Papa Wemba ou Koffi Olomide. Et plus proche de l'incantation et de la transe d'un Wendo Kolosoy ou d'un Franco, les vétérans de la rumba congolaise des années 1960.

La chance de Ricky et du Staff, c'est d'avoir croisé la route de deux trentenaires français, Renaud Barret et Florent de La Tulaye. Tombés amoureux des rythmes de Kin - et surtout du lent et ensorcelant déhanchement des Kinois lorsqu'elles se dirigent vers vous -, ils vivent là depuis cinq ans. L'un est photographe, l'autre publicitaire. Ils ont fondé ensemble la Belle Kinoise, une petite société de production de vidéo, dont deux des réalisations, l'une sur les boxeuses de Kin, l'autre sur Jupiter, un chanteur, ont remporté pas mal de prix dans des festivals européens. Au coin d'une rue, par hasard, ils ont découvert le Staff.

Depuis Florent et Renaud n'arrêtent pas de filmer ces gaillards abîmés mais hilares... Ils ont convaincu Crammed Discs, un label indépendant belge spécialisé dans le rock expérimental (Tuxedomoon, Hector Zazou) mais aussi dans la musique africaine tradi-moderne (Konono n° 1, qui apparaît sur le dernier album de Björk), de les signer. Vincent Kenis, un ancien musicien de Papa Wemba désormais producteur artistique à Bruxelles, les a ensuite enregistrés une nuit, sous un des arbres du zoo de Kinshasa, entre un chimpanzé hystérique, un python neurasthénique de 90 ans que le visiteur est prié de ne pas



enfourné les billets dans le sac, un large sourire aux lèvres. Musicien, certes, mais malandrin toujours. Un type long comme un jour sans pain, avec une caisse bleue sur la tête, s'est approché. D'un côté, il y avait écrit « Amour ». De l'autre, « Sucette ». Il vendait des glaces. Gainsbourg aurait apprécié.

« Au Congo, tout comme ailleurs en Afrique, s'est toujours dissimulée sans que généralement cela fasse problème, sous la surface de la réalité visible, une autre réalité », écrit le sociologue Filip de Boeck dans son formidable *Kinshasa, récits de la ville invisible*. Parfois, aux alentours de Matongué, le quartier le plus chaud de Kin, on croise un colosse en haillons, qui avance entouré de shégués. C'est l'ancien sparring-partner de Muhammad Ali lors du combat homérique qui eut lieu en 1974 contre George Coleman. Régulièrement, il s'arrête pour écrire des graffitis incompréhensibles sur les murs. Puis il s'en prend à Joseph Kabila et à Barack Obama... Il est revenu fou d'un voyage aux Etats-Unis.

Kin est la cité d'un deuxième monde, un monde pandémonium au bord du gouffre. Résultat, Kin vit dans la quatrième dimension... Dans l'instant... Au jour le jour... Demain est loin... Et le passé n'est plus un point d'ancrage, quand le présent est capable d'offrir un soupçon de sécurité à ceux qui savent le saisir et en tirer profit. Les huit membres du Staff Benda Bilili en sont les chevaliers de l'Apocalypse, qui, guitares en bandoulière, slaloment à travers ses rues et ses avenues éventrées sur des montures bruyantes et rutilantes. En hurlant : « Très, très fort. »

Si Dieu le veut et quelques autres, le Staff sera en France cet été.

Dans les rues.

Ricky sur sa Yamaha customisée qui lui sert de fauteuil roulant, transporte les instruments des musiciens. Sokho le luthier devant son atelier de fortune. Et le repaire du Staff : derrière le Centre culturel wallon où ils répètent et dorment pendant la semaine. Ricky ne rejoint parfois ses quartiers – le Centre des handicapés de N'Djili, loin du centre, ci-dessous – que le week-end.

A écouter

Staff Benda Bilili *Très, très fort*, 1 CD Crammed Discs / La Belle Kinoise. Les dates de la prochaine tournée seront à consulter sur www.myspace.com/staffbendabilili



taquiner et un léopard agacé, avec un simple ordinateur portable MacBook et un micro utilisé par Jacques Brel...

Les membres du Staff ont touché une avance de 7 500 dollars sur leurs droits. Une petite fortune à Kin, que, rigolards mais pas fous, ils se sont empressés de déposer sur le compte de l'Association Staff Benda Billi dans une banque, une grande banque même. Ricky voudrait s'acheter une maison. Pour tirer ses enfants de la rue. Et avoir un vrai local de répétition. Roger a une jolie fiancée. Et s'est acheté un vélo. Koko a installé un nouveau moteur sur sa Peugeot bleu.

Pendant que nous parlions de tout ça, quelques jours plus tard, à l'ombre d'une baraque défraîchie du PMU, derrière le Centre des handicapés, Théo a extirpé d'un sac siglé Unicef un paquet de clopes pour en vendre trois à un type qui passait. Ensuite, il a

CAHIER CINÉMA «BENDA BILILI!», LES MAGICIENS DE KINSHASA

ET LES SORTIES DE LA SEMAINE,
EXCEPTIONNELLEMENT CE MARDI,
HUIT PAGES CENTRALES

Libération



Le test

Sarkozy affronte une
nouvelle mobilisation
contre la réforme
des retraites.

PAGES 2-4

Le 24 juin,
à Marseille,
manifestation
contre
la réforme
des retraites.
PHOTO PATRICK
GHERDOUSSI.
FEDEPHOTO





«DES HOMMES ET DES DIEUX»

XAVIER BEUVOIS, CHAUFFÉ AUX MOINES

Page IV

DR

CINEMA



LIBÉRATION
MARDI 7 SEPTEMBRE 2010



INFIRMES CÉLÉBRITÉS

RUMBA «Benda Bilili!»,
la success-story d'un groupe
de musiciens handicapés
à Kinshasa. Electrisant.

«Très très fort !» Le cri de ralliement du Staff Benda Bilili, un groupe d'éclopés de Kinshasa qui a décidé d'être «l'orchestre de handicapés le plus connu dans le monde», a quelque chose de contagieux. Leur rumba hypnotique file une pêche d'enfer et donne envie de danser. Avec ce documentaire, tourné dans des conditions aussi rock'n'roll que l'esprit qui anime ses personnages, on apprend que, même en partant des bas-fonds de l'une des villes les plus déginguées ●●●







Le Staff Benda Bilili, à Paris, le 2 septembre.
PHOTO JÉRÔME BONNET

●●● d'Afrique, on peut s'en tirer, à force de volonté. Renaud Barret et Florent de La Tullaye, deux Français raides dingues de Kinshasa, y ont filmé compulsivement, à partir de 2004, l'incroyable histoire du Benda Bilili (un nom qui signifie «Au-delà des apparences» en lingala, la langue dominante à Kinshasa). Où l'on découvre Ricky, le meneur du groupe, qui, du haut de son fauteuil roulant-mobylette, s'autoproclame «Papa des enfants de la rue» et convoque ses troupes pour d'improbables répétitions dans le zoo de la capitale, en compagnie des criquets, des crapauds, mais aussi de son public: les orphelins, les bandits et les prostituées. On découvre aussi Roger, un adolescent qui crève l'écran. A 13 ans, il tire des sons remarquables de son petit instrument, une guitare à

une corde fabriquée à partir d'un bout de bois et d'une boîte de lait en conserve. Les réalisateurs le présentent au Staff Benda Bilili: voilà que Ricky, le chef, le prend sous son aile. Mais les aléas de la vie et un incendie font qu'on perd Roger de vue. On le retrouve à 15 ans, transformé, habillé en rappeur, clope au bec et génie musical intact. Puis on assiste à son envol, sur les scènes d'Europe.

«POTS DE MAYONNAISE». Ce film qui dépeint n'est pas le premier essai des deux réalisateurs, qui ont déjà signé deux documentaires, *la Danse de Jupiter* (2006) et *Victoire Terminus* (2008) le premier sur la musique, le second sur des femmes boxeuses, les deux à Kinshasa. Florent de La Tullaye, reporter-photographe et Renaud Barret, ex-publici-

taire, tous deux quadras, amis de longue date, ont tourné ensemble une page importante de leur vie, en décidant, en 2004, de travailler dans la capitale de la République démocratique du Congo. Ils y ont fondé leur maison de production, La belle Kinoise, et y passent désormais la moitié de leur temps. Fort de cet exil africain, ils ne cachent pas leur désabusement sur l'état de la société française: «Il y a ce côté geignard, négatif, psychanalytique, des gens qui ne se font pas confiance, qui se regardent le nombril, qui se mettent en grève pour un oui ou pour un non, dans une ambiance qui finit par vous imprégner», explique Renaud Barret. Il avoue s'être demandé un jour s'il n'avait pas «plus important à faire, dans la vie, que des logos pour des pots de mayonnaise». Florent de La Tullaye, lui, avait fait son choix depuis

UN SOUKOUS SISMIQUE

La musique que joue Staff Benda Bilili est une des branches d'un arbre solide et aux racines centenaires: la rumba. Quand, dans les années 30, les 78 tours cubains parviennent en Afrique, dans les bagages des Blancs, les Noirs se prennent de passion pour cette musique qui leur est familière, puisqu'elle puise dans les rythmes emmenés avec eux par les esclaves. Et ils n'ont aucun mal à s'y mettre: Wendo Kolosoy avec le tube *Marie Louise* (1948) et Antoine Moundanda, qui utilise un likembe (piano à pouces) à la place de la guitare, jettent les bases d'un genre qui va se confondre avec l'histoire des deux Congos, le belge (capitale Leopoldville, future Kinshasa) et les français (Congo-Brazzaville). Cha-cha-cha, mambos et boléros chantés en lingala ou en espagnol phonétique font danser l'Afrique au moment de la décolonisation. Electrifiée puis accélérée, la rumba gagne en énergie ce qu'elle perd en élégance: c'est le soukous triomphant des années Mobutu, au groove imparable, qu'on retrouve intact dans les compositions du Staff. F.-X.G.

longtemps, prenant le parti «d'aller voir ailleurs» avec son métier de reporter : «J'ai travaillé en Russie, en Sibérie, en Asie. Chaque fois que je rentrais à Paris, il y avait une sorte de grisaille, même au printemps. Quelque chose qui n'allait pas. Des gens coincés dans leur solitude.»

Tout est parti de l'un de ses reportages photo, fait en 2003 à Goma, dans le Kivu. Au retour, Florent de La Tullaye passe une semaine à Kinshasa, une ville qui le fascine d'entrée de jeu. Il visite notamment l'Académie de musique, dont il repère l'absurdité mêlée d'espoir, avec des élèves sous la pluie, en uniformes, déterminés à apprendre, malgré l'indigence de leur école. Germe alors une idée de documentaire. «Nous avons acheté des caméras, commencé à tourner partout et rencontré énormément de musiciens, dont le Staff Benda Bilili», explique Renaud Barret. Les deux copains se mettent à filmer en immersion totale. Ils apprennent le lingala sur le tas. Le fait qu'ils sachent insulter en kiyanké («la langue des yankees», des gangsters vus dans les westerns au cinéma), l'argot de la capitale, change radicalement leur rapport avec les gens. Alors que certains journalistes occidentaux de passage ne sortent qu'avec hésitation du Memling, l'un des plus grands hôtels de la ville, les deux Français suivent, chacun avec une caméra légère à l'épaule, le quotidien des marginaux qui zonent dans les quartiers mal famés. «On était deux Blancs dans les rues de Kin, sans argent, logeant dans des hôtels pourris.» L'aventure kinoise a beau mettre des tonnes de sel dans la vie des deux Français, elle ne va pas



Renaud Barret et Florent de La Tullaye, les réalisateurs. PHOTO JÉRÔME BONNET

de temps.» Pendant quatre ans, ils vivent au jour le jour avec le groupe, tout en faisant leurs autres films et en soutenant à bout de bras l'enregistrement d'un premier disque, paru en mars 2009 chez Crammed Records, un label belge spécialisé dans la musique congolaise. Ils se retrouvent, au final, avec cinq cents heures de rushes, mais évitent la noyade dans ce tourbillon d'images en sélectionnant régulièrement les meilleures scènes. Résultat : des séquences fulgurantes, avec batailles pour des bouts de cartons et paroles d'enfants de la rue, qui donnent au docu sa dimension de conte philoso-

des kulunas, les bandes de jeunes bandits, mais il s'attend aussi à ce que les amis français Renaud et Florent l'aident à réaliser son rêve, en forme de premier disque et de gloire universelle. Aujourd'hui, le Staff Benda Bilili est invité jusqu'en Suède et au Japon. Il y a quelques années, la mère de Roger doutait de toute l'entreprise. «Mais qu'est-ce que vous faites avec mon fils ?» demandait-elle à Ricky, un homme soupçonné, comme tous les musiciens du Congo, d'être plus ou moins sorcier. «Maintenant, elle n'a plus de doutes, elle

a une maison et la télévision», note Florent de La Tullaye. Roger est devenu un homme, soutien de famille avec un fils, Roger Junior. Les membres du Staff Benda Bilili ont tous des maisons en dur. Ils ne tirent pas leur fortune du disque, qui n'a pas dépassé les 30 000 exemplaires, malgré l'importante couverture presse dont il a bénéficié. C'est grâce aux tournées à l'étranger, qu'ils enchaînent, que ces musiciens gagnent leur croûte. Pas de disputes en vue autour de l'argent. «On est du même bord, assure Renaud Barret. En 2009, les membres du Staff ont halluciné quand ils ont vu comment nous vivions à Kin. Nous avons tout mis dans le film, et on était vraiment dans la dèche. Ricky nous a donné 100 dollars, en disant que nous aussi nous devons "manger".»

Rock dans l'âme, fascinés par la musique et l'énergie que dégage Kinshasa, les deux documentaristes expliquent comment les Congolais, minés par les problèmes de survie, ont cet art de choisir leur folie douce pour ne pas sombrer dans la vraie et pure démenche. «En République démocratique du Congo, l'islam n'a jamais traversé la grande forêt. On se trouve au cœur du paganisme et de l'animisme. Ici, les églises ne sont qu'indicatives. En fait, il n'y a pas de limite dans la créativité des gens, parce que le paganisme donne un schéma mental qui permet toutes les explorations.» Prochain projet de film : suivre des pygmées des villes qui retournent au village, au plus profond de la forêt.

SABINE CESSOU

marqué par des décennies de dictature, sous Mobutu. Trois jours après leur rencontre avec le Benda Bilili, repéré en train de jouer à la sortie d'un restaurant pour riches, ils sont déjà embarqués dans un tournage, à plein régime. Par inadvertance, ils passent devant le siège

«Au Congo, tout est dramatique, mais ce n'est absolument pas grave.»

Renaud Barret coréalisateur de «Benda Bilili!»

de l'Agence nationale de renseignements (ANR), et se font immédiatement arrêter par une cinquantaine de policiers. Le Staff ne se démonte pas et vient à leur rescousse : «On s'était fait confisquer les caméras et on n'a pas pu filmer ça, c'est bien dommage, mais Ricky a rameuté les troupes, il y avait une quarantaine de handicapés devant le poste. Il a donné l'assaut et défoncé les portes du commissariat, alors que les gendarmes avaient des kalachnikovs. Pas une balle n'a été tirée, peut-être parce qu'il n'y en avait pas. Ça a créé une complicité entre nous. On a bien rigolé, y compris avec les policiers, plus tard, quand on a tous été boire des bières.»

«APOCALYPSE DISCRÈTE». Leur méthode de travail : tout faire très vite, avec ou sans autorisation, de manière à pouvoir décamper rapidement en cas de problème : «Sur le papier, au départ, on ne pensait pas faire un film. On voulait surtout enregistrer un disque, vite, dans l'urgence, parce qu'on avait le sentiment que le Staff pouvait disparaître en un rien

mais aussi de leur vie qui finira «dans une poubelle». «Au Congo, tout est dramatique, mais ce n'est absolument pas grave», explique Renaud Barret.

Benda Bilili! se concentre sur l'orchestre et son épopée, ses répétitions, les séances d'enregistrement, jusqu'à la première tournée en Europe. On sent les pulsations de la ville, «l'apocalypse discrète qui se passe en arrière-plan», notent les auteurs, mais sans commentaires. Ici, pas de voix off qui donnerait du contexte et poserait un re-

gard de Blanc en train de découvrir sa part d'Afrique. Pas de quart d'heure pédagogique, non plus, pour expliquer qui fait quoi au Congo-Kinshasa et pourquoi la capitale se trouve dans un tel état de délabrement. Les réalisateurs, débarrassés de complexes, n'ont pas d'idées toutes faites sur l'Afrique, une notion qui sonne d'ailleurs un peu creux à leurs oreilles. Ils ne sont ni dans l'optimisme béat de la «sagesse sous le mangui» ni dans le pathos absolu ou l'afropessimisme. A Kinshasa, la ville chaudron qu'ils adorent, parce qu'elle brasse 450 ethnies et autant de musiques, ils ont simplement eu la chance de tomber sur Ricky, personnalité inspirée mais aussi «extrêmement roublarde», affirme Renaud Barret. «Il a trouvé assez drôle de voir deux abrutis de Blancs avec leurs caméras. Sachant qu'il a dépassé l'âge limite de l'espérance de vie au Congo, qui plafonne à 45 ans, il s'est dit : c'est eux ou personne !»

MUSICIENS SORCIERS. Ricky leur ouvre alors les portes de son monde, l'univers

FESTIVAL DE VENISE 2009 - PRIX DU *Crammed & bis*

PAR LE RÉALISATEUR DE *HEAD-ON* ET DE *L'AUTRE CÔTÉ*



Soul Kitchen

une comédie de Fatih Akin

**« Un film à l'énergie
généreuse
et contagieuse »**

PREMIERE ★★★★★

**« Une sacrée
bonne cuisine ! »**

FRANCE INTER

Triplez votre plaisir...

Découvrez les 3 premiers films de Fatih Akin dans un coffret collector incluant Soul Kitchen



PYRAMIDE
VIDEO

LE CINEMA EN SALLES SUR
CANALPLUS.FR

DISPONIBLE EN DVD

libération

inter

"Maintenant, le zoo, c'est fini !"

"Les cartons, c'est fini !" ; "Je loue une maison, j'ai pu m'acheter une moto et envoyer les enfants à l'école." En deux phrases, tout est dit : l'avant et l'après, le grand chambardement et le ré-enchantement de leur monde. Pas besoin de longs discours pour Ricky, le cinquantenaire doyen de Staff Benda Bilili, chanteur et guitariste, vendeur de cigarettes, couturier, ajusteur et cordonnier à l'occasion.

De passage à Paris le 31 août, une semaine avant la sortie en salles du film, à l'occasion du vernissage d'une exposition de portraits du groupe par Xavier Lambours à la boutique Agnès b., les nouvelles stars de Kinshasa n'en finissent pas de savourer leur rêve. Depuis sa sortie, en février 2009, sur le label belge Crammed Discs, leur album, au titre prophétique, Très très fort, s'est vendu à 50 000 exemplaires dans le monde, dont 12 000 en France, et ils n'arrêtent pas de faire leurs sacs pour aller chanter ailleurs.

Enregistré par Vincent Kenis, musicien (ex-Aksak Maboul et Tueurs de la lune de miel) et producteur - réalisateur musical (le premier album de Zap Mama, Zazou Bikaye, Konono n° 1, Kasai Allstars, la série Congotronics...) dans les jardins du vague zoo de Kinshasa - le Q.G. de Staff Benda Bilili il y a quelques mois encore -, ce premier album a déjà un petit frère prêt, au moins dans la tête.

"Treize titres", assure Ricky, dont Soucis, qu'ils interprètent déjà sur scène, une chanson nostalgique à l'adresse de ceux qui restent au pays avec tous leurs ennuis, quand eux ont la chance de s'offrir une virée en Europe. La première, c'était le 2 juillet 2009. Le public des Eurockéennes de Belfort leur réserve un accueil digne de rock stars, le festival Les Temps chauds, dans l'Ain, les reçoit plusieurs jours en résidence. Depuis, ils sont revenus plusieurs fois, notamment pour l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes en mai, où était projeté le film de Renaud Barret et Laurent de La Tullaye qui raconte leur histoire.

Passeurs de bonheur

Une nouvelle tournée européenne est projetée pour le printemps 2011. Fin septembre, ils s'envolent pour le Japon. A chaque voyage, ils en profitent pour rapporter des instruments. "Maintenant, on répète dans un vrai local : le zoo, c'est fini !", poursuit Ricky.

Le rêve, en revanche, ne fait que commencer. "Il y a encore beaucoup à rêver." Ouvrir un centre pour les enfants des rues et de jeunes handicapés musiciens, "monter un hôtel pour recevoir les Européens", intégrer des handicapés blancs dans le groupe... Et continuer coûte que coûte à transmettre leurs messages d'espoir : "Même si tu es handicapé, tu peux tout faire. Rien ne doit te résister."

"L'homme n'est jamais fini" et la roue tourne dit l'une de leurs chansons. Dans les

deux sens. "Aujourd'hui, tu manges dans une assiette, demain tu mangeras par terre", chantent également Ricky, Coco, Junana, Théo et Roger, les passeurs de bonheur de Staff Benda Bilili. Battants et gagnants, certes, mais toujours humbles et lucides.

Patrick Labesse

Musique
Staff Benda
Bilili roule au
bon
son
Page 20



Livres
Lawrence,
un pilier
révélé
Et toute
l'actualité
littéraire,
cahier central
Page 4



Débat Valls-Morelle
Pour en finir
(ou pas)
avec le Parti
socialiste
Page 4

Médicaments
La Sécu
crispe
les labos
crammed 4 discs
Page 30



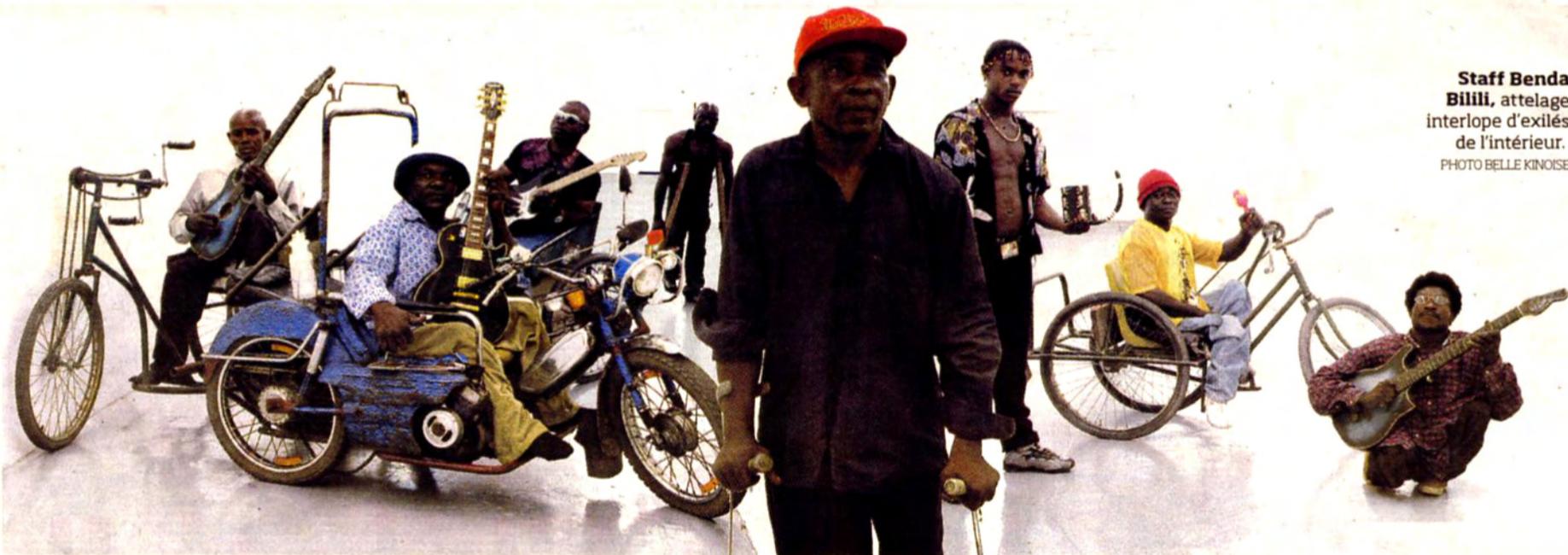
JEUDI 9 JUILLET 2009 | PREMIÈRE ÉDITION N° 8759 | www.libération.fr

Libération

20 Culture

LIBÉRATION JEUDI 9 JUILLET 2009

Kings of the Congo



Staff Benda Bilili, attelage interlope d'exilés de l'intérieur.
PHOTO BELLE KINOISE

STAFF BENDA BILILI en concert ce soir au festival les Temps chauds, à Bourg-en-Bresse (01), et mercredi à Paris au Cabaret sauvage, parc de la Villette, 75019.

Carpe diem post-concert, costard de sapeur élimé, casquette de cuir noir tombée : Ricky savoure l'instant. « On a envoyé le son, non ? » se marre le leader de Staff Benda Bilili. SBB : « Regarde au-delà des apparences », en lingala, langue véhiculaire d'Afrique centrale. Soit sept lascars antistars hilares de Kinshasa ; sept SDF de la capitale congolaise que la majorité, poliomyélique, sillonne encore en carriole bariolée. Sept quasi-affranchis de la rue, qui forment un attelage interlope d'exilés de l'intérieur.

Bidouillage. Déformant l'héritage musical de rumba importée de Cuba pour mieux malaxer un son soul-funk-ragga venu de nulle part. Loin du flot de ndombolo crachoté par les radios. « Je ne connais que deux musiciens », souffle Ricky : James Brown et Michael Jackson. Le premier, il l'a vu en 1974, à l'ex-Stade du 20 Mai, en concert, lors du match Ali-Foreman. Le second, il l'a croisé à chaque coin de rue, par radio interposée... Pas du revival, SBB. Du survival. Un son comme un crochet du gauche. Blues de transe, rock magnétique, énergie jubilatoire ; 300 spectateurs au début du concert donné dimanche aux Eurockéennes de Belfort, 3000 à l'arrivée

World ♦ Venus des bas-fonds de Kinshasa, touchés par la polio, les musiciens de Staff Benda Bilili sortent enfin de l'anonymat. Ils se produisent ce soir à Bourg-en-Bresse et la semaine prochaine à Paris.

l'ont expérimenté. A vous électriser un programmeur de festival, qui fait son autocritique : « J'aurais dû les mettre sur une scène de 15000 personnes, à 1 heure du mat, ça aurait déchiré. » Ricky, lui, 59 piges au compteur, 13 de plus que l'espérance de vie de la campagne congolaise, ne regrette rien. « Jamais pensé qu'on pourrait plaire autant, tant on a été ignorés », dit-il. Jamais pensé qu'il aurait « pu aller jusque-là », en levant les yeux au ciel, nimbé de cumulonimbus.

S'est ouvert il y a six ans un horizon en marge du slalom dans le bitume défoncé, de la revente de cigarette à l'unité ou du bidouillage de fringues. Un jour de 2004, Ricky et Coco (l'acolyte guitariste-charpentier aux épaules en forme de poutre et aux doigts pareils à des broches) ont croisé Renaud Barret et Florent de

La Tullaye, deux cinéastes français. Répété à l'ombre des manguiers et dans les coassements de grenouilles du jardin zoologique. Enregistré sur l'ordi, alimenté à l'arrache, d'un producteur belge, Vincent Kenis. Croisé, aussi, des pointures : Björk, Damon Albarn, Amadou, De La Soul... « Kinshasa n'aime pas trop ce que l'on fait, regrette Ricky. Les Blancs des quartiers friqués, c'est une autre histoire. »

Maintenant que les occidentaux s'entichent de ces musiciens fétiches, Kinshasa changera-t-il de feeling ? Les voilà, visas en poche, en France. Premier vol en avion, première nuit dans un hôtel, premier concert hors de la république démocratique du Congo (à part une virée dans la capitale de l'autre Congo).

Boîte de conserve. Et puis, il y a Robert. Un shégué (gamin de la rue) de 18 ans capable d'arra-

cher des solos electro, des riffs de guitare héros d'une boîte de conserve. Laquelle se trouve reliée, par une corde de guitare, à un bout de bois courbé. Et amplifiée. Poussé à flanc de trottoir défoncé à 7 ans, il a grandi à l'ombre des ngandas, rades à ciel ouvert où se descend la bière Primus et se « perdent des dents », dit-il dans un sourire révélant deux incisives en moins. « Quand on est voyou, on tombe toujours sur plus voyou que soi », précise Roger. Mais le même multi-instrumentiste joue déjà de la gratte comme un cador. « J'ai la foi, c'est tout. »

A l'arrivée, SBB, c'est un peu comme si les muscles des jambes rongées avaient muté le long de la colonne pour mieux travailler au corps. Juste un univers qui se fout de la pitié, chasse le pathos et dégraisse la musique pour ne garder que l'os. Au plus près de l'échine.

Occupé à faire tourner un pétard, Ricky parle au futur. Un jour, de retour de tournées prévues en Europe, aux Etats-Unis et au Japon, il aura des projets. En dur. « On veut construire un building pour qu'on se retrouve tous, avec d'autres paralyés. » Partir aussi en tournée sur le continent pour parler résilience. Partage. Au fond, Staff Benda Bilili jouerait bien l'edelweiss underground made in Africa. Une fleur venue des bas-fonds d'une ville, portée par les tréfonds d'âmes en résistance. Mieux qu'un kit de survie : une pilule de vie. Sans pitié pour les pleurnicheurs.

► CHRISTIAN LOSSON (envoyé spécial à Belfort)

« J'aurais dû les mettre sur une scène de 15000 personnes, à 1 heure du mat, ça aurait déchiré. »
Un programmeur des Eurockéennes de Belfort

BENDA BILILI !

de Renaud Barret et Florent de La Tullaye



De la misère de Kinshasa aux salles de concerts européennes, le parcours incroyable de Staff Benda Bilili et de ses musiciens déshérités. En prise directe avec le chaos.

Ricky, le leader paraplégique du groupe Staff Benda Bilili, repousse un gamin dans les rues de Kinshasa : *"Petit, descends de ma meule. C'est pas en t'accrochant à mon vélo que tu iras en Europe."* Quand *Très très fort*, le premier album de Staff Benda Bilili, sort en Europe au printemps 2009, on se pose la question : est-ce que ce groupe fait sensation pour la seule qualité de sa musique, ou plutôt pour ses vélos, pour le folklore de son côté gang d'éclopés – une bande de musiciens handicapés, vivant dans la rue et tra-

versant le chaos de la capitale congolaise sur d'improbables fauteuils roulants customisés, façon *uneasy rider*? Les deux, bien sûr. Les membres du groupe sont de vrais bons musiciens, qui font groover la rumba comme personne. Mais leur musique et leur parcours sont indissociables de leur condition, narrée dans *Benda Bilili!*

Renaud Barret et Florent de La Tullaye, les auteurs du film, comptent parmi les premiers fans du groupe, qu'ils découvrent en 2004

alors qu'ils travaillent sur un documentaire à Kinshasa. Ils n'ont pas seulement observé la progression du groupe vers la gloire internationale, ils l'ont accompagnée, provoquée, permise. Leur regard n'est pas celui, distancé, de documentaristes, mais celui d'amis engagés, impliqués, acteurs de l'histoire qu'ils racontent.

Le fil conducteur du film, c'est Roger Landu, un enfant des rues valide mais miséreux, qui

joue du satongé, une corde unique tendue sur un morceau de bois et reliée à une boîte de conserve. Roger a quitté sa famille à 12 ans. En 2005, il est tout petit et serre son instrument comme un trésor. Les réalisateurs permettent la rencontre entre Roger et Staff Benda Bilili. Un an plus tard, après moult péripéties (incendie, dispersion du groupe, interruption du tournage), Roger, méconnaissable, a grandi et forcé, il ressemble à un basketteur américain, prêt pour le succès.

La métamorphose de Roger illustre bien l'enjeu, le destin et la force du groupe :

au début, ils dorment sur des cartons, répètent au zoo et survivent dans la misère la plus sombre ; à la fin, ils font les fous sur les moelleux matelas d'un lit d'hôtel à Oslo, remplissent des salles et boivent des coups, hilares, avec un ambassadeur. Et savoureront leur victoire au dernier Festival de Cannes, où *Benda Bilili!* était présenté. *"Il n'est jamais trop tard"*, dit la chanson phare de Staff Benda Bilili. Dans son quartier, Roger est devenu quelqu'un, il a acheté une télé, un canapé et un matelas, raconte Ricky. L'histoire du groupe est édifiante, mais le film n'a pas besoin de l'être. Corps atrophiés, rues défoncées, violence permanente et rêves précaires : ces images implacables sont arrachées au chaos, plutôt qu'à la compassion ou à la morale. **Stéphane Deschamps**

retrouvez toute l'actu cinéma sur

les inrocks.com



Kings of Kinshasa

Les Congolais de STAFF BENDA BILILI, tribu de musiciens paraplégiques, frappent *Très très fort*, comme l'affirme leur album. Attendus en Europe cet été, si les frontières veulent bien s'ouvrir.

Dans le documentaire *La Danse de Jupiter*, consacré par Renaud Barret et Florent de La Tullaye à l'effervescence de la scène musicale de Kinshasa (république démocratique du Congo), on ne voit qu'eux. Ils apparaissent dans la poussière, au guidon de tricycles customisés façon *Mad Max* et poussés cahincaha par des gamins. Une procession joyeuse en dépit des entraves de la route. Eux, ce sont les stars du ghetto kinoïse, une tribu de musiciens paraplégiques unis sous la bannière Staff Benda Bilili. "*Benda bilili*", soit "re-

garder au-delà des apparences" en lingala, l'une des principales langues de la RDC, et idiome officiel de la musique congolaise. De leur apparence, de leurs corps tatoués par le handicap, ces hommes ont fait une formidable force de vie qui innervent *Très très fort*, premier album au sang chaud et à la fausse indolence. Les musiciens de Staff Benda Bilili sont les consciences toujours en éveil de Kin la Belle (devenue "Kin la poubelle", selon un adage local). La RDC a connu toutes les avanies depuis quarante ans : une dictature aux allures de révolution culturelle, une terrible guerre civile, le virus de la polio qui coupe les jambes. Et surtout une pauvreté endémique : 95% de la population kinoïse survit grâce à une économie parallèle qui se fonde sur l'entraide et la débrouillardise. Survivance. Le mot revient souvent dans les textes de Staff Benda Bilili, qui sont les reflets d'existences marquées par les épreuves.



DAMON ALBARN, FAN ET PASSEUR

Le musicien anglais a invité Staff Benda Bilili à assurer la première partie de l'immense concert que donnera Blur à Hyde Park début juillet. Mais l'entourage du groupe de Kinshasa est pessimiste sur les possibilités administratives d'un tel périple.

Mais ce sombre tableau ne suffit pourtant pas à décourager la population très jeune, fruit de la démographie galopante : Kinshasa est le royaume des "shégués", ces dizaines de milliers de mômes des rues regroupés en bandes et inlassablement chassés par la police, parfois tués ou déportés. Ces enfants forment la plus importante communauté d'exclus de la ville, protégée par les handicapés. Staff Benda Bilili est leur héros et leur porte-parole. "*Nous écrivons nos chansons comme des journalistes*", déclare Coco Ngambali, compositeur et champion de bras de fer. *Nous parlons de la vie de la rue, des enfants de la rue et de leurs rêves de bonheur. Nous parlons de la corruption. La presse est l'esclave du pouvoir.*"

Le projet de départ – un documentaire sur Staff Benda Bilili – se prolonge en désir d'album. Renaud Barret et Florent de La Tullaye présentent alors le groupe à Vincent Kenis, un amoureux de longue date des musiques congolaises. En 2004, c'est ce musicien belge qui produit le premier album

"officiel" des vétérans Konono n°1. Björk, sous le charme, les invite à partager le micro sur *Earth Intruders*. "Dès que j'ai rencontré Staff Benda Bilili, raconte Vincent Kenis, j'ai trouvé que leur style tranchait avec le ndombolo, la musique kinoïse très standardisée. Ils sont plus influencés par le reggae, le funk et les musiques cubaines."

Les sessions de *Très très fort* ont été réalisées en quelques jours au zoo de Kinshasa (là même où vivent et répètent les musiciens) grâce à un studio portable : un MacBook et seize micros ont suffi à capter l'énergie de Staff Benda Bilili, rejoint par Roger Landu, un jeune virtuose du satongué au look de B-Boy. Vincent Kenis : "*J'avais repéré un enfant des rues jouant du satongué. C'est un instrument à une corde qu'il avait lui-même bricolé : une boîte de lait concentré reliée à un fil métallique. J'ai ajouté une pédale de distorsion et Roger a commencé à développer un style extraordinaire. Il s'est peu à peu rapproché du Staff Benda Bilili, grâce à qui il a appris la musique et à mieux utiliser ses sons distordus.*"

Si *Très très fort* convoque l'esprit indolent et chaloupé des ballades rumba d'antan, sa tonalité si particulière pourrait bien annoncer les mutations d'une musique congolaise toujours très poreuse – comme sa cousine malienne – aux expérimentations. En 2007, sur l'impulsion de l'organisation Africa Express, une délégation de VIP est venue prendre le pouls de Kinshasa : Damon Albarn, Tony Allen, De La Soul et Amadou (sans Mariam) ont été bluffés par l'incroyable énergie de Staff Benda Bilili.

Loin des caméras, la rencontre fut aussi musicale, Albarn retrouvant le groupe sur scène muni de son mélodica lors d'une session improvisée, tandis qu'Amadou tissait des accords sur sa guitare en or. Mais l'enjeu pour les membres de Staff Benda Bilili,

“ Nous parlons des enfants de la rue et de leurs rêves de bonheur. Nous parlons de la corruption. ”

alors que leur album est distribué à travers le monde, est de pouvoir sortir de la RDC. Comme Konono n°1 l'an dernier, des soucis de passeports risquent fort de gâcher la fête, même si un concert aux Eurockéennes de Belfort est

prévu cet été. En attendant de découvrir Staff Benda Bilili sur scène, on sera bien avisé de s'imprégner de ce *Très très fort* : illustration supplémentaire du bouillonnement de la musique africaine contemporaine, lancée dans une incessante course à la modernité.

Benoît Hické

Y'a d'la rumba dans l'air

À Kinshasa, les musiciens de Staff Benda Bilili, se déplacent sur de drôles de tricycles – ils sont paraplégiques – et chantent la rumba congolaise avec la ferveur de crooners soul. Avec eux, un prodige de 17 ans joue d'un luth construit à partir d'une boîte de conserve ! À découvrir d'urgence au Printemps de Bourges, le 17 avril, et le 19, à la Cigale.



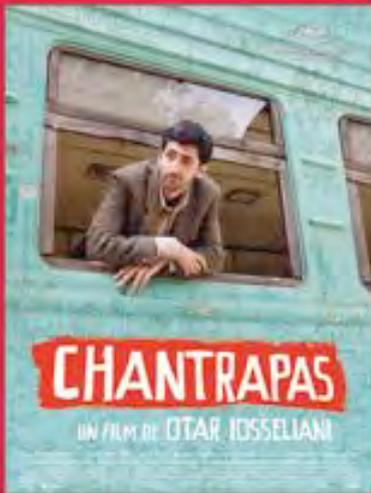
DR

Télérama invitation

Gagnez
des places
pour le film
Chantrapas

en salles dès
le 22 septembre 2010

Pour participer,
inscrivez-vous sur
[www.telerama.fr/
invitations/](http://www.telerama.fr/invitations/)



Chantrapas
de Otar Iosseliani

Nicolas est un cinéaste géorgien qu'on essaye de faire faire, son œuvre n'étant pas conforme aux règles en vigueur. Il part alors pour la France, terre de liberté et de démocratie. Mais - l'état de grâce - sera de courte durée.

Les cabossés flamboyants

Le groupe Staff Benda Bilili : des musiciens congolais invalides, filmés au fil des ans par ceux qui les ont révélés. Une belle énergie.



ROGER, L'ENFANT DES RUES INTRONISÉ PAR LE GROUPE, DEVIENT UN HOMME. ET UNE STAR.

**BENDA BILILI !
DE RENAUD BARRET
ET FLORENT DE LA TULLAYE**



« Un homme n'est jamais fini/
la chance arrive sans prévenir/
Un jour, c'est sûr, on réussira. »

Ainsi chante Papa Ricky, le doyen de Staff Benda Bilili, un groupe composé pour moitié de musiciens paraplégiques. Nous sommes en 2004, dans les rues cabossées de Kinshasa. En tournage dans la capitale congolaise, les documentaristes français Renaud Barret et Florent de La Tullaye passent par là, et le coup de foudre est immédiat. Enthousiasmés par la musique de ces écopés flamboyants aux guitares monocordes, ils s'improvisent producteurs et leur proposent d'enregistrer un disque. Commence alors une fabuleuse odyssée, du zoo miteux de Kinshasa, où l'orchestre répétait faute de mieux, aux scènes des plus grands festivals d'Europe, où il se produit aujourd'hui.

Filmé entre 2004 et 2009, l'itinéraire de Staff nous tient en haleine du début à la fin. En s'attachant au quotidien du groupe auquel ils ont lié leur destin, les réalisateurs évitent les raccourcis façon *success*

story. L'histoire se tisse sous nos yeux, de petits miracles en coups du sort. Quand un incendie ravage le centre d'hébergement où logent les musiciens, l'aventure semble définitivement interrompue. Mais le Staff a de la ressource, et c'est en familial, déjà, que l'on assiste à l'intronisation du petit Roger, enfant des rues et génie du *satongé*, cet instrument fabriqué à partir d'une boîte de conserve et d'un fil de fer. Au fil des ans, on verra Roger devenir un homme et une star.

Du Kinshasa des déshérités, indissociable de l'identité de l'orchestre, les réalisateurs brossent un portrait impressionniste. Un match de foot disputé par des malades de la polio, une discussion surréaliste de deux enfants sur l'eldorado européen, ou le prêche dément d'un évangéliste dans un train bondé sont de saisissants instantanés du berceau de Staff. A l'heure de la consécration du groupe, on est d'autant plus ému que l'on sait d'où il vient. A mille lieues des clichés sur l'Afrique maudite, ce documentaire, découvert à Cannes, dégage une énergie galvanisante.

MATHILDE BLOTTIÈRE

Documentaire français (1h24).



Mélange de rythmes cubains et de musique "brousse", le soukous électrise les bals congolais et séduit les stars de la pop... Même la guerre civile n'est pas venue à bout de son énergie rebelle.

La rumba malgré tout



On les appelle Seigneur, Empereur, Grand Maître ou Très Puissant... Ils sont les rois de la rumba congolaise ou soukous (comme « secousse »), mixture de musiques pure brousse, de polka piquée, de jazz et de danses cubaines. Depuis les années 50, le genre règne sur toute l'Afrique. Le voilà qui va à la conquête du monde via de jeunes groupes aux instruments électrifiés à l'aide d'aimants et de fils de cuivre. Nommés Konono n° 1, Kasai Allstars ou Staff Benda Bilili, ils ont conquis Björk, qui les a accueillis en 2007 dans son album *Volta*, et Damon Albarn qui, la même année, s'est rendu chez eux, faire le bœuf en leur compagnie. Quel est le secret de ces danses baptisées « boucher », « griffe-coucou », « mobylet-

te » ou « crapeau-crapeau » ? Nourries de la folie festive de la capitale des « ambianceurs », elles sont nées à Brazzaville et Kinshasa, mégalopole à deux branches de part et d'autre du fleuve Congo, citée en perdition. Mais la guerre civile est passée par là, et Kinshasa, « Kin la belle », a été débaptisée. Son nouveau nom ? « Kin Poubelle »...

Les pionniers des années 50

Le premier tube panafricain date de 1949, il est titré *Marie Louise*, chanson écrite par le boxeur et docker Wendo Kolosoy. Articulée sur les vocalises des chanteuses-pleureuses et sur le likembé, le piano à pousse, la rumba s'impose avec l'hymne anticolonialiste des années 60, *Indépendance cha cha*, de Kabasele, alias Grand Kallé. Ensuite viendra le temps des stars : Maître Franco et son TPOK Jazz (Très puissant orchestre de Kinshasa) dont la devise était « *On entre O.K., on sort K.-O.* »,

et son rival, Seigneur Rochereau. Avec eux, les volubiles mélodies tournoyantes des trois guitares de la rumba deviennent une institution, de même que les paroles moralisantes sur la jalousie, l'argent, la santé...

Albums : *The Sound of Kinshasa* (Original Music) ; *Zaire Classics 1955-56* (Crammed) ; *The Very Best of Congolese Rumba Sessions* (Marabi) ; Antoine Moundanda, *Likembé géant* (Indigo) ; Wendo Kolosoy, *Marie Louise* (Marabi), *On the Rumba River* (Marabi) ; Franco, *Makambo Ezali Bourreau* (Melodie) ; Mose Fan Fan, *The Congo Acoustic* (Triple Earth).

Les sapeurs des années 80

La Sape, la Société des ambianceurs et des personnes élégantes, tout un programme dont Papa Wemba, le chanteur à la « voix de coq », est l'emblème. Le mouvement est né en réaction contre le retour à l'authenticité imposé dans les années 70 par le président Mobutu, qui dénigre le costume occidental pour valoriser les toques en peau de léopard et l'abacost, un « veste à col Mao. Dandys en

rébellion, les sapeurs organisent des concours d'élégance et exhibent les marques des grands stylistes européens. Après la mode du béret, Papa Wemba lance la vogue du chapeau melon puis de la casquette. Le tempo de la rumba s'accélère, les cuivres s'effacent, la batterie s'installe, interjections et cris d'encouragement se multiplient, le jazz est loin, le rock fait son entrée. En 1986, Papa Wemba tourne au Japon et intègre l'écurie Realworld de Peter Gabriel. La rumba aurait pu alors crever les plafonds des world charts, mais Papa Wemba est condamné pour une affaire d'aide à l'immigration clandestine. Le all-stars Kekele, façon Buena Vista Social Club, relèvera le défi en mettant en valeur les racines africaines des musiques cubaines.

Congolese Soukous (World Music Network) ; Papa Wemba, *Emotion* (Real World) ; Kanda Bongo Man, *Soukous in Central Park* (Original Music) ; Kekele, *Rumba Congo* (Stern's).

Quelques femmes quand même...

Dans cet univers très masculin, quelques chanteuses ont émergé. Abeti Masikini, « la Tigresse aux griffes d'or », fan de Dalida, Mireille Mathieu et Sylvie Vartan, fait voyager le genre, dès les années 70, jusqu'à l'Olympia et au Carnegie Hall. Mpongo Love, la plus féministe des rumba-women, chante contre la polygamie et fustige le « deuxième bureau » (les maîtresses). Tshala Muana, la reine du mutuashi, reste, elle, dans un pur registre séducteur avec sa danse pelvienne aux contorsions torrides. Il y eut aussi Mbilia Bel, ex-Rocherette de Rochereau (sur le modèle des Claudettes de Cloclo), qui vécut une relation houleuse avec son patron avant de tracer sa route en solo dans un registre suave, ouvert à toutes les influences.

Albums : Abeti Masikini, *Compilation 1* (Blue Silver) ; Mbilia Bel, *Bellissimo* (Stern's) ; Tshala Muana, *Biduaya* (Celluloid).

Trois outsiders

En marge de la rumba pure et dure, trois figures déviantes se sont distinguées. Zao, le chanteur antimilitariste autour du tube hilarant *Ancien Combattant*, s'appuie sur le soukous, mais à sa manière, engagée, burlesque. Longtemps il a officiné dans des « chorales marxistes-léninistes » et

joué les ambassadeurs officiels en sillonnant les « pays frères ». Il a même été contraint de fuir la guerre civile et de se réfugier dans la forêt, où il a perdu un enfant. D'autres ont choisi l'exil, comme l'ex-séminariste et pianiste Ray Lema qui, après avoir collecté les musiques traditionnelles de son pays, a composé une pop world parfois ancrée dans la rumba, entre deux collaborations avec des chanteuses bulgares ou des musiciens gnaouas. Enfin, le rappeur Passi, grandi à Sarcelles, ne dédaigne pas quelques clins d'œil au Congo latino.

Albums : Zao, *Zao* (Barclay) ; Ray Lema, *Kinshasa-Washington D.C.-Paris* (Celluloid).

La génération tradi-moderne

Ravagée par les conflits ethniques, les dictatures, la corruption, le sida, la misère (malgré les richesses minières), Kinshasa, surnommée Kin Kiese, « Kin la Joie », n'est plus le paradis des fêtards. Ce nouveau contexte engendre des musiques brutes, râpeuses, hargneuses.

Celles du groupe Konono n° 1 utilisant des mégaphones, électrifiant les likembés (pianos à pousse), bricolent des micros à partir de fils de téléphone bobinés autour d'aimants récupérés sur des alternateurs de voiture... En résultat des musiques de transe aux sonorités saturées et distordues qui font craquer les amateurs de rock extrême comme les fans d'électro. Depuis que Konono a été enregistré en 2004 sur le label Crammed, l'audience internationale de ce nouveau courant ne cesse de flamber. Le Kasai Allstars ajoute au dispositif des balafons syncopés, des guitares en boucle, des tambours à résonateur. Le Staff Benda Bilili picore dans la soul, le reggae, le funk, le ragga. Ces sept tétraplégiques en fauteuil roulant se sont associés à un enfant des rues qui joue du satongué, hallucinante guitare faite d'une boîte de lait concentré et d'un fil métallique raccordé à une pédale amplifiée. Leur soukous n'est pas aussi sophistiqué que celui des aînés, mais leur pêche et leur énergie électrisent les foules.

Albums : Konono n° 1, *Live at Couleur café* (Crammed), Kasai Allstars, *Congotronics 3* (Crammed), Staff Benda Bilili, *Très, très fort* (Crammed).

ÉLIANE AZOULAY



EN HAUT, STAFF BENDA BILILI, SEPT TÉTRAPLÉGIQUES, QUI MÉLANGENT SOUL, REGGAE, FUNK ET RAGGA. CI-DESSOUS, EN 1956, UN CONCOURS D'ÉLÉGANCE ORGANISÉ PAR MAÎTRE TAUREAU À LÉOPOLDVILLE.

Des airs de rumba et la soif de vivre

Sa réputation a déjà franchi les océans et il a été ovationné au dernier Festival de Cannes : le groupe Staff Benda Bilili est composé de musiciens handicapés ayant grandi dans les rues de Kinshasa.

EL PAÍS

Madrid

Une volonté de fer et la conviction que la musique peut faire bouger les frontières, même quand on vit dans la rue. Telle est la force qui habitait les huit artistes de ce groupe bigarré qu'est le Staff Benda Bilili quand ils circulaient dans les environs de l'ancien zoo de Kinshasa, dans leurs fauteuils roulants "customisés" façon Harley Davidson du pauvre. Ils passaient alors le plus clair de leur temps à inventer des mélodies, tout en faisant les chauffeurs de taxi improvisés.

Pourtant, personne ne voulait jouer avec eux, la polio les ayant rendus à moitié aveugles ou paraplégiques. Les seuls

instruments qu'ils pouvaient avoir entre les mains étaient ceux qu'eux-mêmes se fabriquaient à partir d'objets et d'ustensiles de récupération. "On jouait dans des églises, à n'importe quel coin de rue, raconte le percussionniste Kabose Kabamba. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés et qu'on a formé ce groupe où, malgré les différences d'âge – le plus jeune a 17 ans, le plus vieux 50 ans – et nos limitations physiques à cause de la polio, tout ce qui compte, c'est la musique comme remède à tout !"

Benda Bilili signifie "aller au-delà des apparences", parce que "le mot flancher ne fait pas partie de notre vocabulaire", lance Ricky Lkabu, le leader du groupe, depuis son fauteuil roulant. Leur premier disque, *Très très fort*, dont ils ont enregistré la

maquette sous un arbre, sur une console d'enregistrement connectée au groupe électrogène d'un bar, fait aujourd'hui un tabac en Afrique, et aussi en Europe. Un documentaire sur leur vie leur a même valu une ovation lors du dernier Festival de Cannes.

"Nous faisons un mélange de rumba, de funk, de blues et de reggae, avec des instruments de notre fabrication", explique Ricky Lkabu. Le plus étonnant est celui de Roger, le benjamin du groupe. Son instrument est une sorte de luth qu'il appelle un *santongué*, confectionné à partir d'une boîte de lait en poudre, d'un filet de pêche et de fil électrique. Pour ces musiciens, tous les moyens sont bons pour créer des chansons qui racontent leur vie quotidienne. "Dans le morceau intitulé Polio, nous

recommandons à tous les parents de faire vacciner leurs enfants contre cette maladie, raconte le bassiste Paulin Cavalier. Mais nous abordons aussi la hausse des prix ou la vie des enfants des rues." Avec eux sur scène, il y a justement un enfant qui traînait dans les rues poussiéreuses de Kinshasa et qui aujourd'hui se contorsionne sur leurs rythmes. L'objectif du Staff, selon Ricky Lkabu, est clair : "L'Afrique est un continent riche, avec de l'or et des diamants, mais on ne sait pas comment l'exploiter. Nous voulons que les habitants de la république démocratique du Congo se réveillent. Nous faisons de la musique pour éduquer notre pays, pour que nos familles aient un toit et pour que nos enfants puissent recevoir une bonne éducation."

Mercè Pérez

Le Journal du Dimanche

www.lejdd.fr

5 juillet 2009 - n° 3260 - Le JDD

Musique

Leur rumba blues marche très très fort

Alexis Champion

ILS SONT ARRIVÉS hier à Paris. C'est leur premier voyage en dehors du Congo mais sûrement pas le dernier. Sur les huit membres de Staff Benda Bilili (« Regarder au-delà des apparences » en lingala), trois musiciens sont en chaises roulantes, deux autres se déplacent en béquilles : enfants, ils ont tous été victimes de la polio. De fait, ils furent longtemps livrés à eux-mêmes, vivant de petits métiers du commerce informel, vente, couture, mécanique, taxi-tricycle...

Il y a aussi Roger, le junior en pleine santé, qui fait sensation avec son *satongué*, instrument qu'il s'est inventé avec une boîte de conserve, une corde de guitare, un arc de bois. Du rudimentaire qui reflète les conditions que cet enfant des rues a toujours connues dans la plus grande mégapole francophone d'Afrique. C'est Ricky, doyen (57 ans) et fondateur du groupe six ans auparavant, qui le repère en 2005, lui apprend la musique et le fait soliste virtuose du Staff Benda. Au final, leur rumba ne ressemble à aucune autre et prend de beaux accents blues, respecte les règles d'un art tressant guitares, voix et notes tenues.

Mais elle sait aussi s'emballer sur des tempos que ne renierait pas Manu Chao (*Sala Mosala*). Et puise son énergie particulière dans la tension revigorante provoquée par son dialogue avec le *satongué* de Roger, très présent sur leur album *Très très fort*. Une réussite « tradimoderne » qui permet, explique Ricky, de faire passer des messages. « Nous chantons pour dire à l'homme noir qu'il ouvre les yeux, car nous avons tout dans notre pays mais nous ne savons pas l'exploiter. » En lingala, ils prêchent en vrac l'instruction, le vaccin contre la polio, le travail, la dignité. Des valeurs sûres pour une musique de haute qualité qui



Belle Kinois

Fondé par des musiciens de rue paraplégiques, Staff Benda Bilili donne un coup de jeune à la rumba congolaise.

leur vaut déjà une grande tournée dès l'automne en France, en Angleterre, aux Etats-Unis.

Très très fort (Crammed Discs), en

concert le 5 juillet à Belfort (Eurockéennes), 9 juillet à Bourg-en-Bresse (Les Temps chauds) et à Paris le 15 juillet (Black Summer Festival).



Staff Benda Bilili.

POUR LA RÉSISTANCE.

Staff Benda Bilili, un grand groupe d'envie

Au Congo, un pays ravagé par une guerre qui a fait 5 millions de morts, et dont 90 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, Staff Benda Bilili épate. Ce groupe de musiciens et chanteurs congolais, atteints de la polio et paraplégiques, vit à Kinshasa. Sans toit, ils ont élu domicile au sein du zoo, vivent de la débrouille et veillent sur les enfants des rues. Pour imposer le respect et garder la dignité, ils n'ont qu'une forme d'arme : des guitares. Sur des airs de rumba, de reggae et de funk, ils n'ont jamais cessé de chanter la nécessité de se battre, de travailler et de garder ainsi la tête haute face à l'adversité.

Bluffé par leur virtuosité, le producteur belge Vincent Kenis les a enregistrés*. Staff Benda Bilili sort du ghetto et sera cet été en tournée en France •

Frédérique Briard

*Très très fort, Belle Kinoise / Crammed Discs

POUR LE SANG-FROID.

Chesley Sullenberger, pilote modèle et rebelle

Le pilote américain Chesley Sullenberger, dit « Sully », a sauvé 155 passagers d'une mort certaine, le 15 janvier dernier, en réalisant un amerrissage parfait sur le fleuve Hudson. Le héros national, d'ordinaire discret, n'a pas hésité à dénoncer la dégradation des conditions de travail dans le transport aérien américain. Il tire la sonnette d'alarme : « La situation financière des pilotes est intenable. Quand ma société a offert aux pilotes qui avaient été licenciés la chance de retourner travailler, 60 % ont refusé. » Et il ajoute : « Si nous ne valorisons pas plus la profession de pilote, les passagers et notre pays devront en payer le prix. » La sécurité pourrait bien être sacrifiée sur l'autel de la dérégulation et du mépris dispensé envers la profession,

alors que, comme le rappelle ce vétéran de l'aviation, « la plus importante pièce d'équipement sur un avion est son pilote » •
Elodie Crézé

POUR LE PARTAGE.

Cheikh Sylla, l'enfant de la balle

« **L**orsqu'on vient d'Afrique, et que l'on a vécu, en France, dans des quartiers défavorisés, on sait que l'on peut mal tourner et virer délinquant » avoue Cheikh Sylla, enfant de Dakar, ancien international de basket.



patricia robin / arim

Son parcours d'ex-basketteur olympique lui a permis de s'en sortir. Dès son arrivée en France, en 1980, à 23 ans, après quatre ans de professionnel au Sénégal, il met son talent au service des cités en difficulté. Il va intervenir dans les quartiers de Toulon, Brignoles et de La Seyne. Depuis un an et demi, il prend le chemin de la maison d'arrêt de La Farlède, près de Toulon, pour faire découvrir le basket aux prisonniers, et les aider à une future réinsertion. Cheikh Sylla est formel : c'est son plus beau match •
Gilles Carvoyeur



robert galbraith / reuters



REPORTAGE
DANS LES ARCHIVES
DE MOTOWN

L'ANNÉE
SOUS LA LOUPE



THIS IS IT

ROCK JAZZ WORLD ELECTRO SOUL HIP HOP REEDITIONS

MICHAEL JACKSON • DAVID MURRAY • KODE9
STAFF BENDA BILILI • TOWNES VAN ZANDT
CHROME HOOF • DEL THE FUNKY HOMOSAPIEN

VIBRATIONSMUSIC.COM

L 12586 - 111 - F: 4,70 € - RD



DÉCEMBRE 2009/JANVIER 2010 N° 120

FRANCE METRO 4,70 € - BEL 5,70 € - DOM 5,40 € - CAN 8,25 \$ - CAD MAR 60 MAD - TOM 5/ 690 XPF - SUISSE 8,00 CHF

120

CD
GRATUIT
14 TITRES
EXCLUSIFS

Vibrations S O U N D

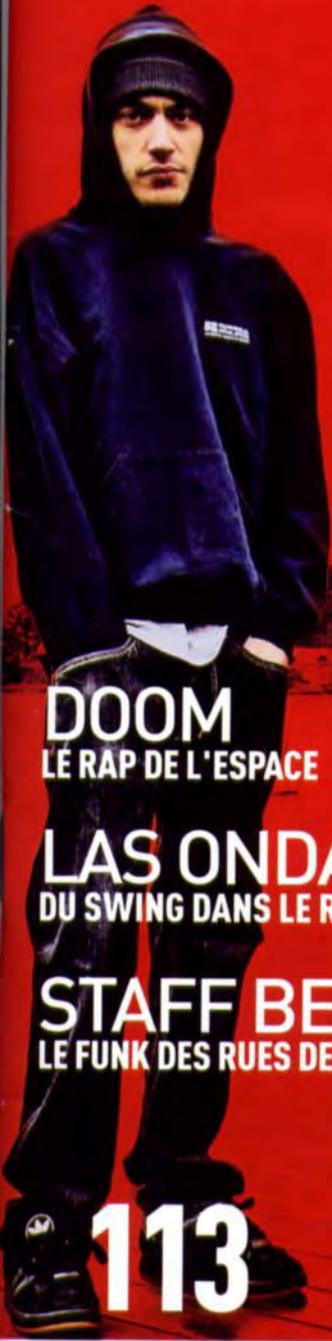
SIZZLA
crammed 3 discs
LE SOLDAT RASTA

**BURAKA SOM
SYSTEMA**
LA RÉVOLUTION ELECTRO

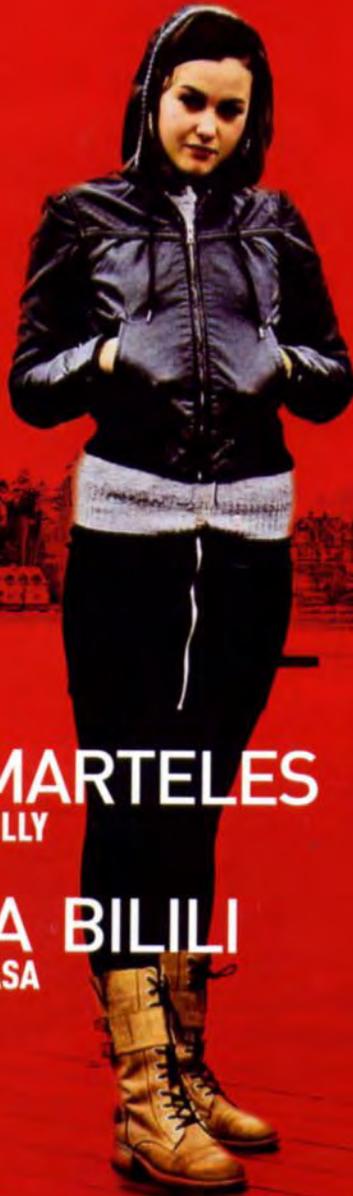
**SEASICK STEVE
CALLE 13
MOCKY
N.A.S.A.**

CIRKUS

LE FEU SOUS LA GLACE



DOOM
LE RAP DE L'ESPACE



LAS ONDAS MARTELES
DU SWING DANS LE ROCKABILLY



STAFF BENDA BILILI
LE FUNK DES RUES DE KINSHASA



113

L 17581 - 7 - F: 6,50 € - RD



VIBRATIONSMUSIC.COM

AVRIL 2009 FRANCE METRO : 6,50 C BEL : 7,50C CAN : 11,25\$CAD DOM : 7,20C NC/S : 900 XPF SUISSE : 10,00 CHF

SEX MACHINES

À KINSHASA,
LE STAFF BENDA BILILI,
UN GROUPE DE MUSICIENS
HANDICAPÉS DES RUES,
FAIT RENAÎTRE LA MUSIQUE
CONGOLAISE DE
SES CENDRES

Texte Elisabeth Stoudmann
Photos Vincent Kenis

De la musique congolaise, on ne perçoit plus que quelques sobresauts. Mis à part la star Koffi Olomidé et les récentes productions tradi-modernes du label Crammed (Konono n°1, Kasai All Stars), les bacs des disquaires donnent tous dans le rétro avec les rééditions de Franco et autres grands noms de l'âge d'or de la musique congolaise. Il fut un temps où le Congo était l'un des plus grands centres de production de musique africaine: 30 à 50 disques paraissaient chaque semaine et étaient diffusés à travers toute l'Afrique. Las, la paupérisation du pays a eu raison de l'industrie du disque comme du reste. Aujourd'hui, ce nivellement par le bas a pour conséquence un engouement pour la musique religieuse des Etats-Unis. Une musique souvent réadaptée avec des effets de synthétiseurs imposés par les derniers producteurs locaux.





Mais la musique renaît toujours de ses cendres, parfois de là où on s'y attend le moins. La politique autarcique menée par Mobutu pendant 30 ans a permis aux gens de la campagne de mieux garder leurs traditions. En ville, c'est aujourd'hui d'un groupe social peu ordinaire que resurgit une formation originale, ni ethnique, ni rumba, mais avec un style et des compositions bien à elle. Staff Benda Bilili est un groupe de handicapés des rues. Il fait paraître aujourd'hui sur le marché international son premier opus sous la houlette du producteur Vincent Kenis, le producteur de Congotronics, Kasai All Stars et Konono n°1.

Du bateau à la rue. À Kinshasa, vivre dans la rue et être handicapé ne signifie pas que l'on soit SDF et illettré. Bien au contraire. « Mobutu a donné plusieurs avantages aux

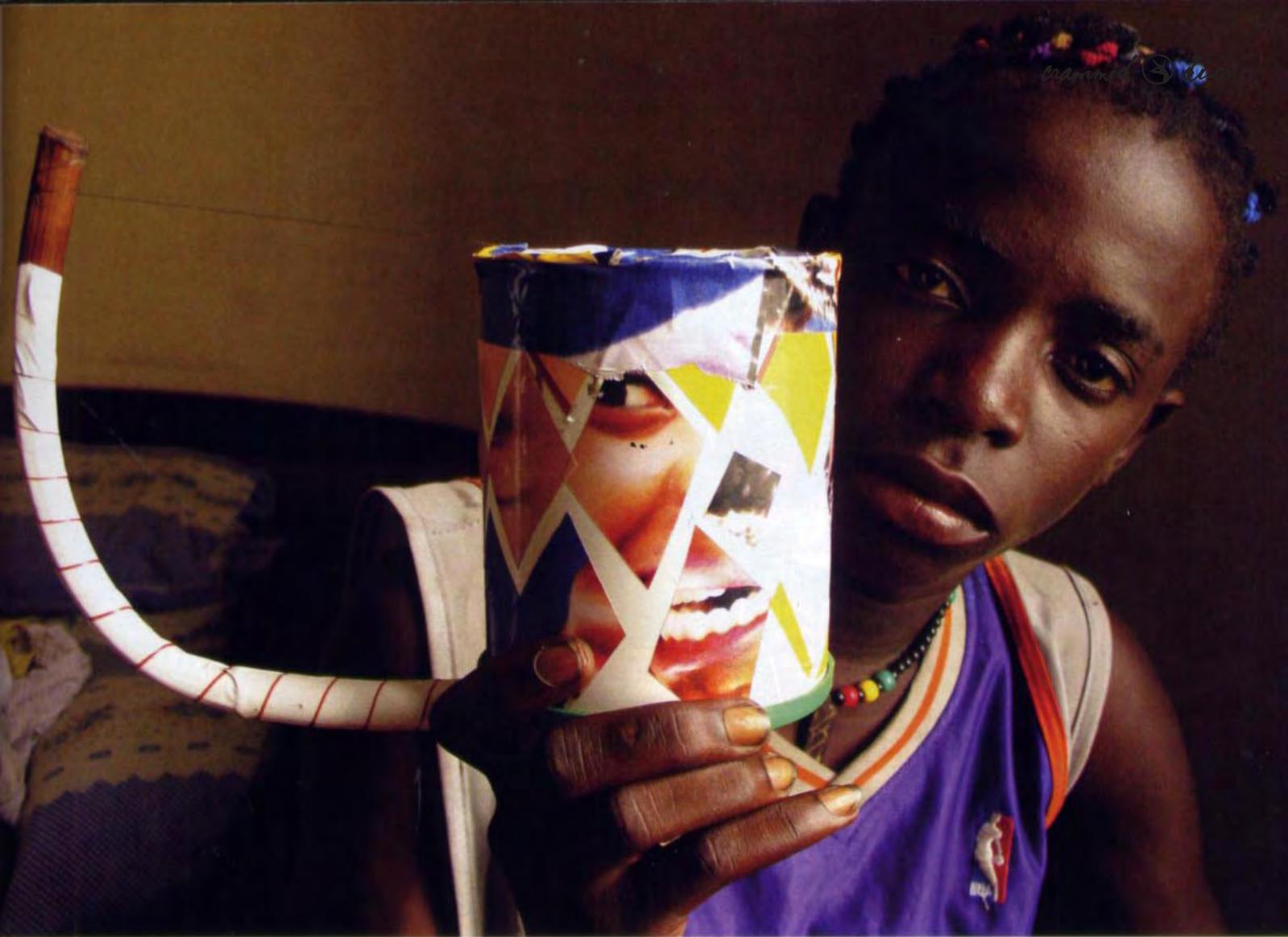
handicapés : ils allaient à l'école et étaient exempts d'une taxe commerciale, explique posément Vincent Kenis. Beaucoup d'entre eux ont donc recyclé leur chaise roulante pour pouvoir faire le transport de marchandises entre Kinshasa et Brazzaville de l'autre côté du fleuve. » C'est d'ailleurs sur le bateau du retour de Brazzaville que les premiers membres de la formation se sont rencontrés et ont commencé à jouer en faisant la manche.

« Les gens viennent nous raconter leurs histoires, leurs peurs, leurs combines pour s'en sortir, raconte le leader et fondateur du groupe Ricky. On peut dire que nous connaissons les réalités de notre pays mieux que les journalistes. Nous jouons en plein air devant les enfants des rues, et tous ceux qui n'ont pas d'abri. Notre musique est pour eux comme un pansement. » Basé depuis des années dans

le quartier de l'hôpital général à deux pas du quartier des ambassades, Staff Benda Bilili se produit depuis plusieurs années sous les fenêtres du Centre Wallonie-Bruxelles et de la MONUC (Mission des Nations Unies en République Démocratique du Congo).

Très très fort... Regroupés en un syndicat puissant du nom de Plateforme, les handicapés ne sont pas seulement des journalistes, mais aussi les « protecteurs » des petits commerçants du centre-ville. Les *shегues* (enfants des rues) travaillent pour eux. Staff Benda Bilili en a recruté un, le très jeune joueur de satongue Roger Landu. Le satongue – mot qui signifie dans la mythologie populaire kinnoise « géant à un seul œil » – est un instrument de son invention construit à partir d'une boîte de lait en poudre, d'un fil électrique et d'un morceau de bois coulé. « Pour faire une





« Pour faire une mélodie à partir de ça,
il faut vraiment avoir une oreille !

Vincent Kenis





mélodie à partir de ça, il faut vraiment avoir une oreille ! » s'exclame Vincent Kenis, qui a amplifié cet instrument de fortune en plaçant un micro à l'intérieur de la boîte. Quant au batteur, il n'a pas de batterie à proprement parler, mais a placé sur son fauteuil en plastique un faisceau de tiges en rotin...

L'enregistrement de leur premier album s'est fait sur l'ordinateur portable de Vincent Kenis, le soir, dans l'ancien Jardin Zoologique de Kinshasa, le QG du groupe. L'électricité a été branchée en douce sur le raccordement d'un bar désaffecté. Les prises supplémentaires ont été faites par la suite dans une maison non loin de là. « Les Congolais aiment bien quand quelqu'un d'extérieur leur propose quelque chose de complètement stupide et impossible à faire, rigole Vincent Kenis. » L'album n'est pas pour autant bricolé. Il résonne immédiatement et durablement, moderne et roots à la fois. Sûrs d'eux, Les Staff Benda Bilili lui ont d'ailleurs donné pour titre *Très Très Fort*. Bien conscients que ce CD est la chance de leur vie, ils frappent d'emblée « très très fort » avec un improbable solo de satongue qui ré-

sonne entre guitare électrique et cordes venues d'un autre âge. Et lorsque les chanteurs entonnent leurs chants nostalgiques teintés de rumba, c'est comme une déflagration d'émotion qui se diffuse dans tout le corps.

Sur « Je T'aime », Staff Benda Bilili se frotte au funk. Le refrain est un clin d'œil explicite au « Sex Machine » de James Brown. « Nous l'avons vu jouer en 1974 à Kinshasa, se souvient Théo, un des guitaristes. Pour nous tous, ça a été une révélation. L'énergie de James Brown était incroyable. Et puis le voir danser comme ça, on aurait dit qu'il glissait sur le sol. Au Staff Benda Bilili, nous sommes des "sex machines", des mecs très chauds. On a fait plein d'enfants ! »

Bientôt sur film. Le groupe doit bientôt faire l'objet d'un film réalisé par le tandem de photographes et réalisateurs français Renaud Barret et Florent de la Tullaye. Ces derniers s'activent depuis plusieurs années pour montrer que dans les ghettos de « Kin la Poubelle », comme la surnomment désormais eux-mêmes les habitants de Kinshasa, l'énergie et la musique pulsent encore. On

leur doit déjà le DVD-CD *La Danse de Jupiter*, qui présente le parcours de Jupiter, leader du groupe Okwess ainsi que, l'an passé, *Victoire Terminus*, portrait d'un groupe de femmes boxeuses. Dans le courant de l'année, Barret et de la Tullaye devraient installer leur maison de production, la Belle Kinoise, au cœur même de la capitale congolaise, afin d'en faire « une plateforme culturelle à part entière ».

Dans cette ville de 8 millions d'habitants où l'on estime à 40 000 le nombre d'enfants des rues, Staff Benda Bilili, slumdogs millionnaires en version congolaise, ont beaucoup de chose à nous apprendre. « Ces gens vivent d'une manière très dure. Ils ne se prennent pas pour des handicapés et ont une santé mentale stupéfiante. Leur musique tient debout toute seule », conclut Vincent Kenis.

À ÉCOUTER Staff Benda Bilili.
Très Très Fort (Crammed)

EN CONCERT 3-5/7 : Belfort. Festival des Eurockéennes

EN LIGNE www.myspace.com/staffbendabilili

WORLD SOUND

cramped 3

NOUVEAU



YURI BUENAVENTURA EN COLOMBIE
SON ENGAGEMENT AU QUOTIDIEN

JAMAÏQUE
QUAND LE DANCEHALL DÉRAPE...

OXMO PUCCINO
RAPPEUR SANS OEILLÈRES

CHARLIE WINSTON
COOL FRÉNÉSIE

STAFF BENDA BILILI
LE GROOVE S'EMPARÉ DES RUES DE KINSHASA!

PORTRAITS
NEWS-CHRONIQUES...
TOUTE L'ACTUALITÉ DE LA WORLD MUSIC



+ **PORTFOLIO**
CARNAVAL EN GUINÉE-BISSAU

RUMBA CONGOLAISE
UNE MUSIQUE AU RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

BLUE NOTE
70 ANS

+
NOVALIMA
SO KALMERY & BLICK BASS
RAPHAEL SAADI
SYL JOHNSON
PAULINE CROZ
CIRKUS
SANDRA NKAKE
...

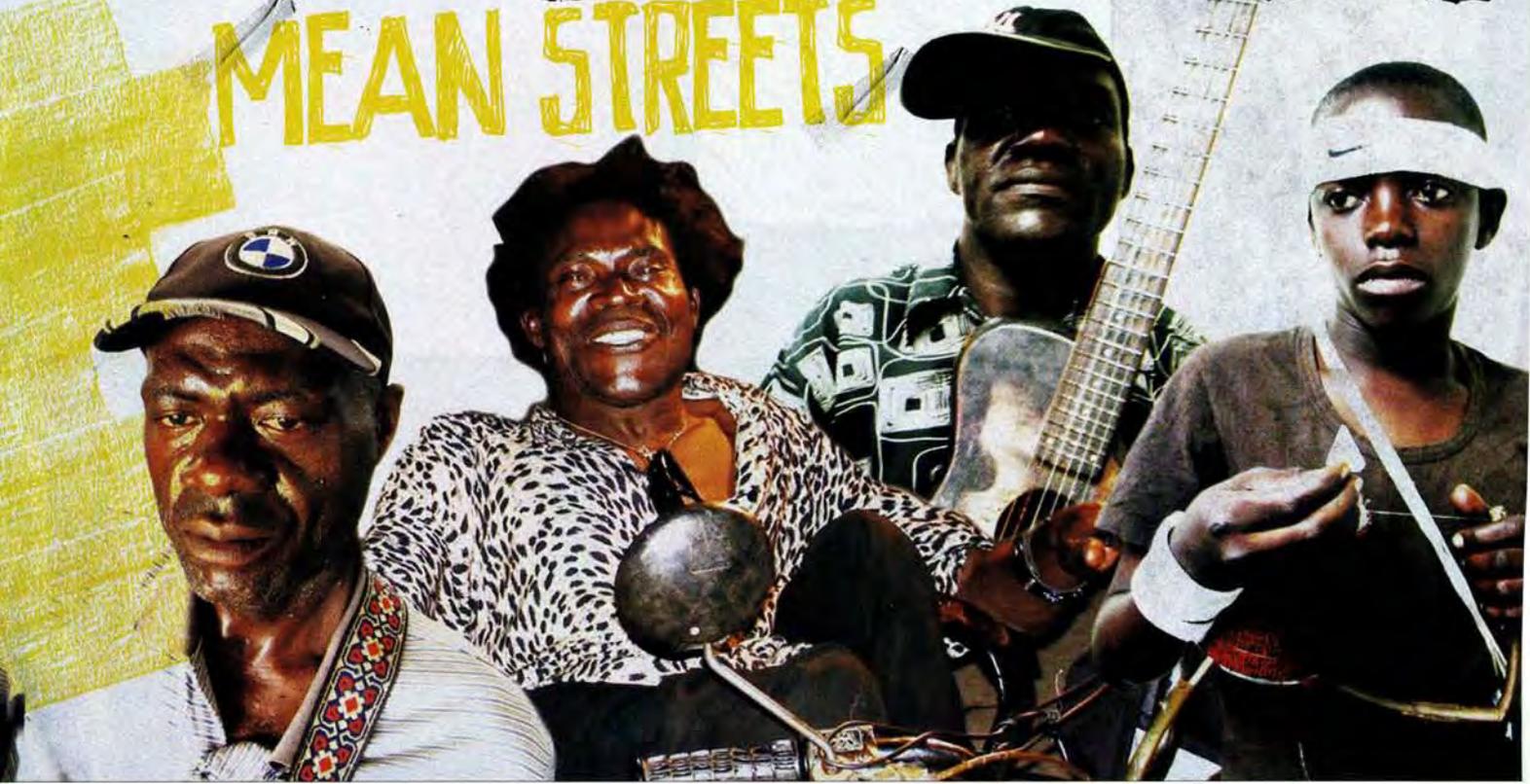
MARS-AVRIL 2009 | WORLD SOUND

L 11532 - 3 - F: 5,95 € - RD



STAFF BENDA BILILI

MEAN STREETS



Staff Benda Bilili, énorme déflagration sonore en direct de Kinshasa. Préparez vos oreilles car le combo est bien parti pour brûler les scènes européennes dès l'été prochain. Rencontre avec l'homme clé du projet, le "metteur en son" Vincent Kenis. Texte Vincent Berthe • Photo DR

A l'origine, une corde métallique récupérée en désossant un pneu de camion, une boîte de conserve et un morceau de bois courbé. Un médiateur et un habile jeu de torsion sur cet instrument de fortune font le reste. Le "satongué" est né. Roger, 17 ans aujourd'hui, est un "shégué", le nom que l'on donne aux nombreux enfants des rues à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo. Son invention, il l'a avec lui lorsqu'il y a près de trois ans maintenant, il accompagne, d'abord en catimini puis "officiellement", le groupe de paraplégiques qui joue régulièrement devant le centre Wallonie-Bruxelles.

Eux, ce sont les Staff Benda Bilili, des handicapés du centre-ville, à la fois musiciens de rue mais aussi respectivement vendeur de clopes ou d'alcools, mécanicien, électricien ou charpentier, voire champion de bras de fer. Ils se nomment Ricky, Coco et Theo, figures de la rue kinoise, perchés sur des tricycles customisés de bric et de broc et dotés de guitare "faite maison" en contreplaqué ou d'une batterie précaire qui

se compose d'une chaise en plastique, de deux parpaings et d'un faisceau de rotin... Un band improbable au son saisissant et au groove diabolique qui vient – ô miracle – de sortir un disque au nom loin d'être usurpé, "Très très fort". Un OVNI musical que l'on doit au label belge, Crammed Discs, déjà à l'origine des sorties réussies de Kasai All Stars et Konono N°1.

AU ZOO STUDIO

Confortablement installé dans une brasserie parisienne, à deux pas de la Gare du Nord, Vincent Kenis, le directeur artistique du projet, raconte ainsi sa rencontre avec cette troupe "qui sonne si différemment des groupes congolais lambda". Une sacrée trouvaille qu'il doit à deux cinéastes français, Renaud Barret et Florent de La Tullaye, eux-mêmes venus bosser sur un film à Kinshasa, "Jupiter's Dance". "Roger venait d'intégrer le groupe, mon rôle s'est borné à les mettre ensemble afin de les enregistrer", estime-t-il modeste. Et pourtant...

Ses conditions de travail s'avèrent aussi insolites que les sonorités qu'il entend

bien capter sur pistes. Des sessions en plein air au cœur du jardin zoologique de la ville, à l'abandon depuis des années, s'organisent ainsi dès octobre 2006. C'est aussi – surtout ? – l'endroit même où le groupe avait pris l'habitude de répéter. Le tout à l'aide des câbles électriques branchés "à la première buvette venue", de micro disséminés ici et là ainsi que d'un "ordinateur à 1500 euros". Un "travail de spatialisation" que l'on devine minutieux et inventif. Anecdote qui force d'autant plus le respect à l'écoute du rendu final... "Physiquement un peu dur, mais une expérience très stimulante", résume-t-il dans un sourire. Des "bases jetées" avant de se replier, contraints par la saison des pluies, au Centre Culturel français, puis dans une maison louée par Vincent – transformée en "salon de musique" – où Ricky et consorts découvrent, exaltés, la technique des "overdubs".

OPEN SPACE

Une aventure de plus d'un an qui se résume, aujourd'hui, en onze titres... tout simplement irrésistibles (au diable l'indispensable neutralité journalistique !). Bien belle expression d'un son qui pioche aussi bien dans le rythm & blues, le reggae, le doo-wop ou l'inévitable rumba kinoise. "Axe central de leur répertoire", selon Vincent. Un attachement au genre

qui s'exprime au travers de leurs nombreux décalages rythmiques, enchaînant contretemps sur contretemps... "Et même lorsqu'ils interprètent un morceau comme "Je t'aime" qui fait une légère allusion au "Sex Machine" de James Brown, tu sens qu'il y a un sautaillement qui est plus cubain que nord-américain."

Cette porosité musicale "relativement sophistiquée", Vincent la juge assez exceptionnelle dans un Congo en autarcie culturelle, depuis le milieu des 70's et la politique nationaliste, dite "Authenticité", prônée par l'ancien dictateur Mobutu. Interdites longtemps sur les ondes nationales, les chansons étrangères résonnent, de fait, timidement dans la culture populaire congolaise : "Issus pour certains de familles aisées, en contact régulier avec des expat' mais ayant surtout reçu une solide éducation à l'école des handicapés, les gars de Staff font preuve d'une ouverture sur le monde bien plus importante que la moyenne, et leur son s'en ressent". Un caractère cosmopolite notable, mais insuffisant s'il s'agit d'expliquer en quoi ces musiciens de rue détonnent autant instruments en main. "Leur répertoire est une chose, leur jeu une autre, et celui-ci est tout de même assez extraordinaire". Bien difficile, en effet, de le contredire sur ce point...



STAFF BENDA

DE BROUSSE EN BRESSE

Sensation africaine de l'année, Staff Benda Bilili doit sa première tournée en France à l'invitation du festival Les Temps Chauds. Reportage avec le groupe au cours de sa résidence estivale dans la campagne bressane.

Texte Yannis Ruel ♦ Photo Youri Lenquette

Responsable au sein d'un syndicat de paraplégiques à Kinshasa, Ricky n'avait jusqu'alors jamais entendu parlé du Womex, la prestigieuse foire anglo-saxonne des musiques du monde qui a élu son groupe Staff Benda Bilili (SBB) "artiste de l'année 2009". Son bras droit Coco, champion de bras de fer des rues de la capitale congolaise, n'a pour sa part pas la moindre idée que son portrait tapisse les couloirs du métro pour annoncer leur date parisienne de l'été.

À l'instar des cinq autres membres de l'improbable famille Benda Bilili ("*Regarde au-delà des apparences*", en lingala) fraîchement débarquée en France, les deux chanteurs-guitaristes n'ont en revanche aucun scrupule à exprimer une préférence pour la convivialité du "petit" festival Les Temps Chauds, dans l'Ain, après le grand raout des Eurockéennes qui avait accueilli deux jours plus tôt leur première internationale.

Enfants de tous pays...

Leurs fauteuils roulants installés à l'ombre des peupliers, sur la pelouse d'un centre aéré de la campagne bressane, ils se prêtent pour l'heure aux questions d'une cinquantaine d'enfants assis en tailleur. "*Est-ce que Michael Jackson était connu dans votre pays ?*", demande un chérubin sous les encouragements d'une

animatrice. "*Bien sûr !*", répond Coco. "*Mais il faut maintenant penser à la relève et je suis sûr que ça pourrait être l'un d'entre vous...*"

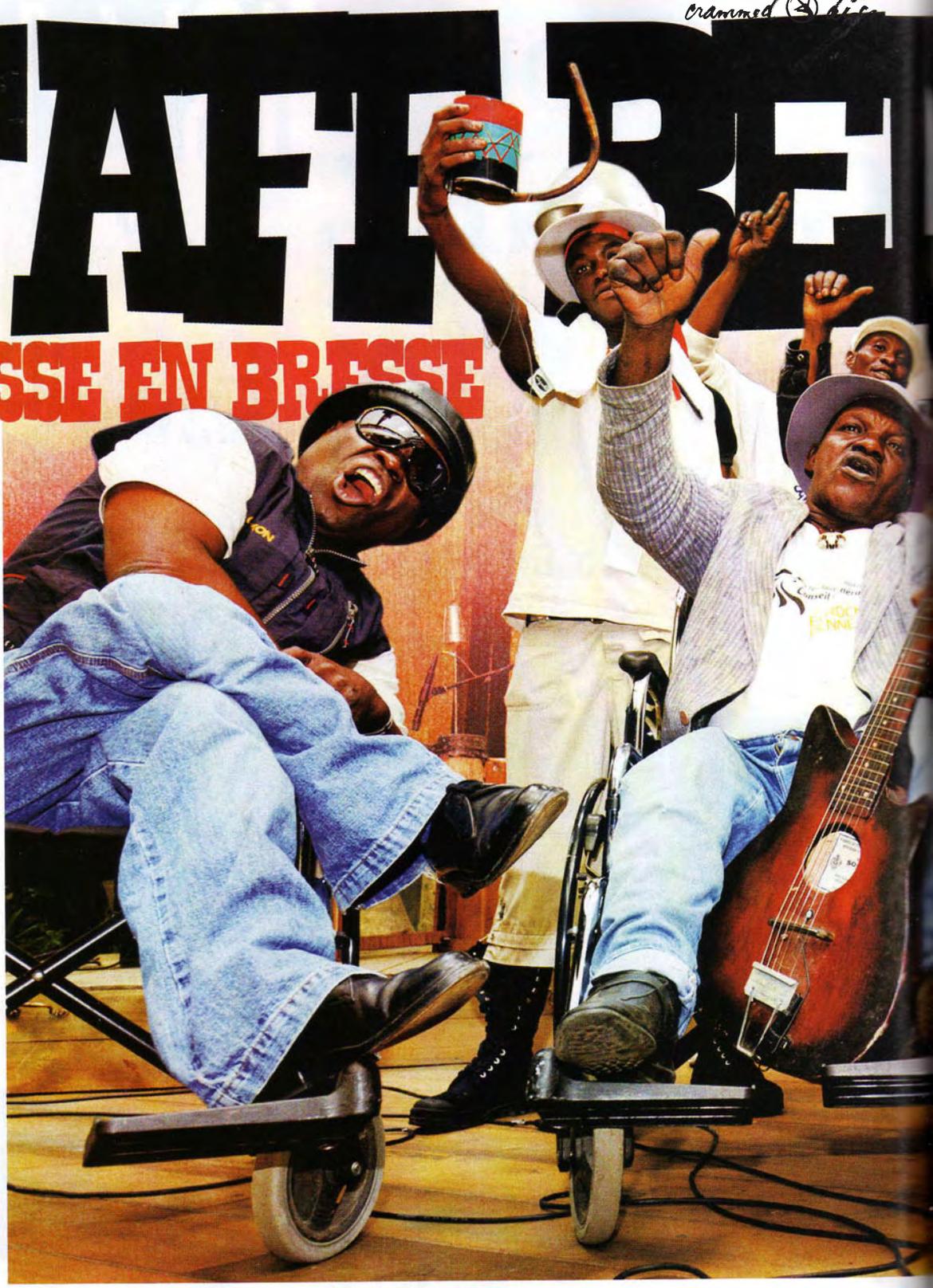
Cet exercice bon enfant rondement mené, place à la pratique. Accompagné d'une guitare rafistolée et de deux bouts de bois en guise de percussions, SBB entonne son chant né sur les trottoirs défoncés d'une mégapole autrefois

célèbre sous le nom de "Belle Kinoise", aujourd'hui rebaptisée "Kin la poubelle".

Du coin de l'oeil, Ricky ordonne à son jeune protégé de 17 ans, Roger, de s'emparer de son "satongue", luth à une corde de son invention bricolé à partir d'une boîte de conserve et d'un arc en bois. Une mélodie ensorcelante et un solo virtuose suffisent à comprendre pourquoi l'instrument tire son nom de celui d'un

esprit populaire, mi-diable mi-cyclope, de la mythologie kinoise.

Sa démonstration faite, l'ex-shégué - ces enfants des rues qui font la triste réputation de Kinshasa - invite sa tendre assistance à partager quelques pas de danse. Une main, puis deux, trois, quatre, se lèvent et voici nos têtes blondes hautes comme trois pommes engagées dans un cha-cha-cha à l'africaine. Et le



BENDA BI-LI-LI



groupe de conclure ce récit champêtre sous les applaudissements, en faisant résonner son cri de guerre : "Staff...é, Benda Bi-li-li, très, très fort !".

Avant de rejoindre le lycée agricole de Bourg-en-Bresse qui les héberge, les musiciens partageront leur souper dans le joyeux brouhaha du réfectoire du centre. Tous sauf Roger qui, faute de riz ou d'igname au menu, préférera exercer ses

talents de batteur en tapant le bœuf avec un groupe de rock-reggae local composé d'adolescents de son âge.

Retards administratifs

Dernière révélation au registre des musiques africaines, SBB doit sa venue en France à l'initiative de Françoise Cartade, "fabricante de curiosités" à la tête des Temps Chauds, qui a imaginé cette rési-

dence de trois jours auprès de différentes structures sociales de la région, en amont à un concert à ciel ouvert au Musée de la Bresse. "Dès la sortie du disque et du reportage à Kinshasa publié par *Le Monde 2*, j'ai commencé à réfléchir à la manière dont on pouvait faire venir ce groupe pas comme les autres", explique-t-elle. "J'ai contacté l'Association des Paralysés de France pour obtenir un soutien logis-

tique, ainsi que l'entreprise de réinsertion Tremplin, qui a ouvert un atelier "tricycles" afin que le groupe se présente sur scène avec les mêmes engins et la même dignité qu'ils ont pour se déplacer chez eux."

Quand on sait que Konono n°1 et Kasai All Stars, les deux autres groupes congolais du label Crammed, s'étaient vus privés de tournée internationale l'an dernier pour des problèmes de visas, on imagine bien que la partie n'était pas jouée d'avance. La motivation des Temps Chauds et de Michel Winter, le tourneur du Staff, aura pourtant raison du retard français en matière de facilités pour les personnes handicapées, et de sa politique d'immigration pour le moins crispée à l'égard des artistes africains.

Sitôt sa venue confirmée et alors que le buzz ne cessait de s'amplifier autour d'un groupe caracolant en tête des charts européens de world music, le méga festival rock de Belfort et une salle parisienne profiteront de l'aubaine, ôtant aux Temps Chauds le caractère initialement exclusif de cette programmation. Qu'à cela ne tienne, puisque l'hospitalité et la chaleur étaient bien au rendez-vous.

De bric et de broc

Le jour J, les apprentis menuisiers de l'équipe Tremplin remettaient au Staff leurs tricycles terminés en extremis avant le début du concert. En apparence identiques aux bolides que la troupe utilise à Kinshasa, ces œuvres d'art vont pourtant requérir quelques réglages supplémentaires avant d'être aptes à la scène. Un couac de dernière minute qui n'empêchera pas SBB d'envoyer le feu électrique de sa rumba tradi-moderne dans une ambiance de plus en plus survoltée. Deux guitares, une basse, samogué et batterie customisée. Une orchestration minimaliste de bric et de broc sur laquelle planent les harmonies vocales des cinq chanteurs principaux, Ricky, Coco, Théo, Djunana et Kabosé. Un chœur céleste, qui rappelle à n'y pas manquer le trio jamaïcain Israel Vibrations, lui aussi victime de la poliomyélite, qui n'hésiterait sûrement pas à se joindre à l'harmonie de SBB : "Mes frères, le Staff ne marquera jamais / Joignons nos mains pour que le Staff aille de l'avant..."

JEUNE AFRIQUE

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL INDÉPENDANT • 49^e ANNÉE • N° 2515 • du 22 au 28 mars 2009

cramped discs



Très très... surprenant

Si l'on doit apporter la preuve du génie musical africain, Staff Benda Bilili apparaît comme une évidence. Ce groupe congolais de quatre guitaristes paraplégiques rejoints par des jeunes des faubourgs de Kinshasa est ce qui nous a été donné de plus original à entendre ces dernières années.

La singularité de cette formation kinoise ne réside pas dans le handicap de ses musiciens atteints de poliomyélite et qui signent un premier album au titre évocateur : *Très Très Fort*. Il tient avant tout à leur feeling et à l'originalité stupéfiante de certains instruments. Car les guitares à six cordes – rien de plus normal – sont appuyées par des instruments de fortune comme cette guitare à une corde baptisée le « satongué », qu'un de ces jeunes âgé de 17 ans a dessiné et fabriqué de ses mains.

Tendue par un arc à la manière du berimbau brésilien et relié à une boîte de conserve, cette corde est amplifiée électriquement. Sur les onze morceaux, chacune de ses interventions est une prouesse technique. « Ce jeune est entré dans le groupe à l'âge de 12 ans, explique David Beaugier, de Cramped Discs. Il a été formé durant cinq ans pour être en place rythmiquement. » Parce qu'elles ne sont pas toujours justes, ces notes

apportent précisément la connotation *bluesy* perceptible sur tout l'album.

Cheveux ébouriffés, vêtus de guenilles et de tongs, assis sur des nattes ou juchés sur leurs tricycles customisés, les membres de Staff Benda Bilili passent leurs journées à répéter non loin du zoo de Kinshasa. C'est là, en plein air, que *Très Très Fort* a été enregistré par Vincent Kenis, également producteur de Konono n° 1 et du Kasai Allstars, de manière à coller au plus près de l'identité musicale de ce groupe atypique.

Entre rumba, influences brésiliennes, reggae et un clin d'œil au célèbre « Sex Machine » de James Brown développé sur le morceau « Je t'aime », ce disque est une divine surprise. « Allons voter », une de leur chanson diffusée par Radio Okapi, a fait le tour du pays en 2006, lors des premières élections libres de la République démocratique du Congo, pour inciter les habitants de ce « pays-continent » à se rendre aux urnes.

Cet album devrait légitimement apporter à Staff Benda Bilili la reconnaissance internationale qu'il mérite. Le public français pourra les entendre au festival des Eurockéennes, à Belfort du 3 au 5 juillet puis, par la suite, à Paris. ■

FRÉDÉRIC LEJEAL



Très Très Fort, de Staff Benda Bilili (Cramped Discs).

WORLD

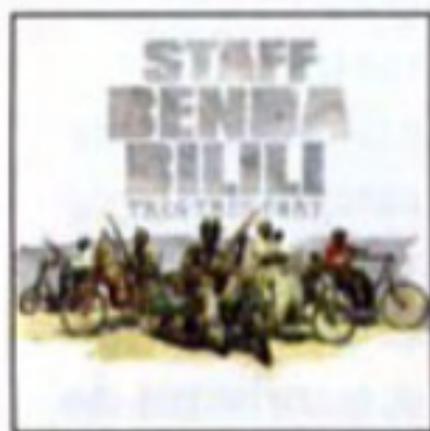
Staff Benda Bilili

TRÈS TRÈS FORT

La Bellekinoise/Crammed

www.myspace.com/staffbendabilili

Trois ans que les amateurs avertis en frémissaient. Il était temps de monter le son : très très haut



C'est aux auteurs du génial *Jupiter's Dance*, apnée filmique dans l'underground congolais, que

l'on doit la découverte de cet orchestre improbable, surgi des entrailles de Kinshasa. Staff Benda Bilili, une bande de paraplégiques qui slaloment depuis des lustres entre les musiques du creuset diasporique, avec à leur tête deux fringants quinquagénaires : Ricky, chanteur suave et fondateur du groupe, et Coco, impérial guitariste et principal compositeur. À l'image de leurs engins customisés sur lesquels ils marronnent à fleur de bitume, leur bande-son est une espèce de trafic sonore, un truc bricolé à partir de la séminale rumba, rehaussée de pièces rapportées. Résultat : une machine à la mécanique bien huilée qui carbure sur tous les tempos. Emblématique, le tubesque « Sala Mosala » où le petit Roger, un gamin découvert lors des randonnées avec Jupiter, imprime la cadence avec son bouzin : le satonge, un luth « électrifié » à une corde qu'il s'est lui-même fabriqué à partir d'une boîte de conserve. Et ça, ça groove comme rarement.

JACQUES DENIS

CD



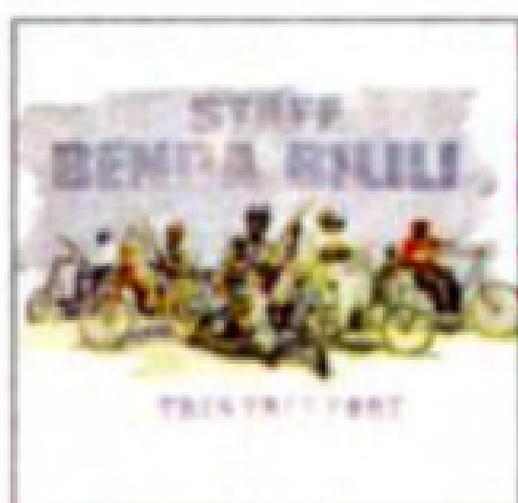
STAFF BENDA BILILI

« Très très fort »

(Crammed Disc)

Très très bien. C'est la nouvelle trouvaille du label belge. Après les likembés de Konono n°1, Crammed prend la roue d'un autre groupe de Kinshasa : quatre musiciens vagabonds atteints de la polio. Ces guitaristes et chanteurs vétérans accompagnent un petit génie de 17 ans, qui a pour seul instrument une corde tendue sur une cannette, qu'il fait retentir comme un violon de rue. Les SBB composent de (très) bonnes chansons, comme la splendide *Sala keba*, un peu funk (la reprise déglinguée de *Sex machine*), un peu reggae (*Sala mosala*), un peu rumba (*Tonkara*), puis laissent leur extraordinaire soliste apporter le supplément d'âme nécessaire, dans une ambiance rappelant celle d'un fameux super groupe cubain. On leur souhaite la même réussite.

Smaël B



STAFF BENDA BILILI

"TRÈS TRÈS FORT"

(Crammed/Wagram)

Musique de « rude boys », les chansons du Staff Benda Bilili disent le quotidien d'une ville coupée en deux par le fleuve, racontent la vie des gens de peu de Kinshasa. Cette formation composée de huit musiciens et chanteurs dont la moitié est paraplégique, croise plusieurs générations. Ricky, le leader et fondateur a 55ans, et Roger, le plus jeune n'a pas encore 18 ans. Ce dernier est un « santonghero », un virtuose de cette étrange guitare à une corde qu'il s'est lui-même bricolée.

Musiciens vivant dans la rue et répétant dans le jardin zoologique (c'est là d'ailleurs que Vincent Kenis, un producteur féru de musiques kinoises les a enregistrés), ils réinventent la rumba au ras du bitume, sans amertume, mais avec justesse et exaltation.

SQ'

L'OPTIMUM

AFRO-POP

9/10



STAFF BENDA BILILI TRÈS TRÈS FORT

Véritable Ovni, ce premier album d'un collectif de musiciens invalides des rues de Kinshasa est sans aucun doute l'une des meilleures surprises de l'année 2009. Pleines d'âme, d'énergie et de générosité, ces onze chansons affirment haut et fort un quotidien souvent désemparé que le Staff contourne avec une insolente vigueur. Enregistré en une seule session dans le zoo de la ville, cet album dégage une puissance magnétique, mélange redoutable de rumba, de pop, de reggae et de funk. Il s'agit avant tout d'une musique vive, sortie de nulle part mais partie pour aller très haut.

(Crammed Discs)

THE AFRICA REPORT

www.theafricareport.com

AN INSIGHT INTO AFRICA, AN OUTLOOK ON THE

BIMONTHLY • N° 17 • JUNE-JULY 2009



Très très fort

Staff Benda Bilili Crammed Discs

THERE IS MORE to Staff Benda Bilili than meets the ear. The group of disabled Congolese musicians caught the attention of the Parisian film-makers of La Belle Kinoise, who have been documenting the band's story since 2006. *Très très fort* was recorded in the grounds of the zoo in Kinshasa and a sitting room full of empty beer bottles. The four singers and guitarists are backed by an acoustic rhythm section pummelling out infectious beats on hand-made instruments. A vibrant mix of reggae, funk, Latin beats and laid-back grooves, with solos played on a one-string electric lute, or *satongue*. ● CLEMENTINE LOGAN